

ON NE PEUT APPELER SOUVENIRS
CE QUI RESTE A JAMAIS GRAVE
DANS LE COEUR

(Ecrits sur notre mère)



Françoise
Perlette
Jeanette

FRANÇOISE

Maman

Petite fille elle semble avoir été heureuse. Les quelques photos que l'on a d'elle montrent une petite fille toute ronde dans ses atours désuets généralement en compagnie de sa sœur Paule. Elle était certainement hypersensible, angoissée, scrupuleuse avec une disposition à la tristesse. Ni son éducation, ni sa santé (jaunisse mal soignée, scoliose) ne pouvaient enrayer cela et n'ont fait que l'augmenter. Sa jaunisse mal soignée l'avait rendue fragile et sa scoliose l'a martyrisée moralement puis physiquement les dernières années de sa vie.

Petite, elle ne semble pas avoir eu de problèmes affectifs avec ses sœurs qu'elle aimait beaucoup. C'est avec Titi qu'elle a gardé les liens les plus serrés le plus longtemps. Jeanne était pour elle une enfant fantasque et un peu terrible. Mais elle s'est appuyée souvent sur Titi dont elle aimait la gaieté et le bon sens et qui a été si longtemps parfaite avec elle.

Elle aimait très profondément sa mère. Je n'ai jamais eu l'impression malgré tout qu'il y ait eu entre elles l'intimité que l'on peut avoir maintenant entre mère et fille. Cependant Maman connaissait les problèmes de sa mère et en souffrait. Et il ne faut pas oublier que notre grand-mère était une femme très en avance sur son temps au plan des idées. Sa mort a été pour Maman un effondrement car elle est arrivée à une époque où déjà Maman avait une vie familiale difficile. Elle a eu heureusement Manée qui lui a donné sans compter la protection matérielle dont elle avait besoin.

Mais avant tout cela on peut imaginer sa vie de jeune fille bourgeoise en province. Les photos la montrent dans les groupes de cousins et d'amis, toujours réservée, timide, un peu triste. Tante Titi, tante Jeanne y font parfois les pitres, jamais Maman.. Elle avouait elle-même avoir été malade de scrupules et d'angoisses. Très sentimentale aussi. Romanesque, forcément. Elle a eu un grand amour pour Gabriel ou Jean Gabolde. Elle aimait aussi beaucoup Jacques Astor dont la mort si brusque l'avait rendue terriblement malade à Toulouse, rue des Potiers.

C'était une jeune fille très douée : musicienne accomplie, brodant, cousant, dessinant, aimant la lecture et lisant bien. Comment a-t-elle pu épouser le lieutenant Ribaucour ? chagrin d'amour ? désir de faire sa vie ? d'avoir une famille ? Passivité à la volonté de l'entourage aussi, sans doute. Manque de confiance en elle...

J'ai eu l'occasion de lire quelques lettres écrites par Papa pendant la guerre de 14 (je les avais trouvées dans un fond de placard à Neuilly). Ils se sont certainement entendus et aimés au début. Pierre me racontait que le vie, rue de Vaugirard, était relativement animée et que Papa et Maman sortaient souvent le soir pour aller au théâtre ou au concert. Peut-être sans la guerre auraient-ils formé un ménage ni plus mauvais ni meilleur que tant d'autres. Mais elle disait toujours que le fait qu'elle ait vécu la guerre dans sa famille à Revel, sans soucis, dans le confort, avait été le plus grand handicap entre eux. Elle reconnaissait que lorsqu'il arrivait du front en permission, il y avait un décalage trop grand pour lui et il n'avait pas la souplesse de s'adapter et lui en voulait. Cela n'a pas été un cas unique, d'ailleurs. Maman disait volontiers qu'elle était vraiment "gourde" sur le plan matériel et que si elle avait eu un peu plus de savoir-faire cela aurait moins mal marché. Mais les choses n'ont fait que s'envenimer. Nous n'aurions pas été là, elle se serait laissé complètement dominer. Mais son amour

pour nous était capable de la transformer complètement. Il lui a donné la force de résister et de se rebeller. Elle avouait aussi être tout à fait "normalement constituée" et que le puritanisme religieux de Papa n'avait rien arrangé dans leurs rapports. Un mari tendre et affectueux aurait fait d'elle ce qu'il aurait voulu, disait-elle.

Elle était assez sensible aux attentions. Je me souviens lorsque nous habitons rue des Potiers, à une certaine époque, Prosper Doat lui avait fait je ne peux même pas appeler cela une cour discrète, mais lui avait manifesté un je ne sais quoi que j'avais perçu. Et un jour je lui avais dit (j'avais quatorze ou quinze ans) qu'elle devrait bien se remarier avec lui. Elle avait rougi et m'avait longuement expliqué qu'elle se considérait comme toujours mariée avec Papa malgré son impossibilité à vivre avec lui. A Revel, une autre fois, je l'avais vue très agitée car Ricalens (le médecin), lui avait demandé de relever sa chemise pour une auscultation. Elle m'avait demandé de rester... Pauvre Maman !... si peu avertie, si timide, qui a tout appris en nous élevant ! Elle était si intelligente et si démunie à la fois !

La période où elle a le plus souffert c'est lorsque Pierre ayant dix-huit ans est parti chez Papa qui l'a mis étudiant libre à Paris. Elle a failli devenir folle car elle connaissait le caractère faible de Pierre et sans bien connaître tous les dangers qui le guettaient elle en imaginait bien suffisamment ! Combien de fois, soir après soir, elle a vidé ses angoisses auprès de moi. Elle couchait alors en bas, boulevard Carnot, dans le divan d'angle et je m'asseyais à ses pieds. Je ne pouvais rien faire d'autre que de l'écouter, manquant encore plus d'expérience qu'elle. Et il me semblait toujours qu'elle exagérait car j'admirais beaucoup Pierre. Je pense que c'est à ce moment-là que sa santé a fini de se délabrer. Elle a eu de terribles crises d'urée avec syncopes.

Mais avec nous, ses trois filles, elle a été heureuse malgré tout. Il me semble que nous ne lui avons jamais donné que des soucis à sa mesure et beaucoup de joies. Elle a été une mère extraordinaire. Disponible et vivant à travers nous, si heureuse lorsque nous lui racontions ce que nous avions fait. Participant à notre vie autant qu'elle le pouvait, essayant de nous éviter au maximum cette terrible maladie du scrupule qui l'avait tant martyrisée. Il y avait bien sûr des lacunes dans tout cela car le monde évoluait et elle ne pouvait ressentir les mêmes aspirations que nous et cela amenait parfois des incompréhensions bien normales. Mais je persiste à penser que cette période à Revel avant et pendant la guerre de 40, malgré le manque d'argent et la vie très restreinte que nous avons eue a été une des meilleures de sa vie.

Je ne peux oublier, je ne pourrai jamais oublier ses sanglots et ses gémissements les nuits après la mort de Mimi. On m'avait mise dans sa chambre à la communauté de Petit Val car j'étais malade et je pleurais sous mes couvertures en l'entendant. Et puis un matin, le matin de l'enterrement je crois, elle est venue dans la chambre après être allée à la chapelle et elle m'a dit : " maintenant, je peux accepter... j'ai trouvé un livre à la chapelle... je l'ai ouvert et j'ai lu : Et toi, petit enfant, tu seras appelé pour marcher devant le Seigneur et préparer ses voies...". Son visage était calme.

Mais cette mort a fini de casser quelque chose en elle.. C'est sans doute pour cela qu'après des moments si violents et si difficiles à Neuilly, elle a eu le courage d'en partir.. Il fallait vraiment qu'elle soit changée pour sortir du rôle de soumission où son caractère et son éducation la poussaient à rester. Il y avait nous, bien sûr... Elle voulait nous éloigner de cette atmosphère irrespirable.

Mais elle avait eu aussi la force, subitement, d'accepter d'être seule à l'avenir et de devenir "la femme séparée, divorcée", si mal vue à l'époque. Elle si douce, si effacée, si consciencieuse... quel drame !

Si elle avait trouvé une famille tendre et compréhensive, cela aurait été moins dur. Mais ni son père, ni sa sœur Paule n'ont su l'accueillir. Tante Titi était à Toulon.. Tante Jeanne, n'en parlons pas... Seule Manée a continué à remplacer sa mère et l'a prise en charge moralement et matériellement. C'est Manée qui lui a dit, et non Bon Papa, "plus tard, quand je serai morte, tu auras ceci et cela. Donc inutile d'attendre. Je te le donne maintenant car c'est maintenant que tu en as besoin". Cette sécurité que Manée lui a donnée sans lésiner n'a, hélas, pas duré longtemps. Nous sommes partis de Neuilly à Noël en 1929 et Manée est morte en 1931 si je ne me trompe.

Lorsqu'on se penche sur la vie de Maman on ne voit que tristesse et chagrins. Il y a eu cette période où nous étions pensionnaires Perlette et moi à Sucy avant la mort de Mimi. Ah ! ces visites du jeudi ! Il n'y a pas de mots pour décrire l'état de délabrement affectif dans lequel nous nous trouvions. Elle, ayant voulu cette séparation pour notre bien et ne pouvant s'y résigner... Elle laissait Mimi et Jeannette à Neuilly pour venir nous voir. Puis elle nous laissait pour les retrouver avec une certaine heure de train qui la faisait rentrer à Neuilly avant Papa qui n'admettait pas qu'elle vienne chaque semaine à Sucy. Je me souviens encore du sandwich au jambon qu'elle nous apportait. Pourquoi un sandwich au jambon ? Il devait y avoir une raison... mais je n'ai jamais pu en avaler plus de quelques bouchées et elle aurait aimé que nous ayons de l'appétit et tout ce que j'aurais voulu c'est être avec elle ! J'imagine ses retours dans ce train de banlieue sinistre et cahotant de 1928. Comme elle devait être désemparée. Elle avait tellement besoin de tendresse et d'aide. Elle s'est bien appuyée sur nous par la suite, mais à cette époque-là elle devait être écrasée de solitude.

Il y avait tout de même quelques rayons de soleil dans tout ça. Parmi ceux-ci je me souviens avec bonheur de ses bavardages avec Madame Aldy, "Badie". Les jours où elle venait étaient des jours heureux. Maman parlait avec elle et était gaie, heureuse, normale. Quelle brave femme ! et comme elle avait bien compris la situation ! A l'encontre, chaque visite de tante Jeanne déclenchait un drame. Car tante Jeanne a toujours été pour la manière forte et surtout aime bien asticoter les gens. Elle ne s'en privait pas vis à vis de son beau-frère. Elle devait être très débilitante pour Maman, lui apportant une bouffée d'atmosphère familiale, de chaleur, mais aussi un esprit de révolte sans nuances et sans connaissance des réalités de la vie et du caractère de Maman.

Ce caractère de Maman n'était pas tout d'une pièce, bien sûr. Et je me souviens de son séjour à Vernon lorsque Jeannette est tombée malade. J'ai découvert alors un autre aspect de Maman que je ne définis pas très bien d'ailleurs. Lorsqu'il a été décidé qu'elle viendrait, j'ai vu Papa se transformer ; ça y était, elle revenait ! Et moi, je dois le dire 45 ans après, j'ai naïvement cru que les choses allaient s'arranger. Que c'était la Providence qui les rapprochait. Que nous allions reformer une famille unie. Que les problèmes d'argent et autres de Maman allaient se terminer. Eh bien non. Et je l'ai très vite compris. Attitude très raide de sa part, et surtout "tu ne me laisses jamais seule avec lui !". Je l'accompagnais même aux cabinets. Et cependant, un soir, il faisait doux et

beau, mais nous ne descendions pas au jardin... Elle, plutôt nous, nous sommes mises à la fenêtre de la chambre et elle a fumé une cigarette. Et dans le noir, nous savions, nous sentions qu'il était lui aussi à sa fenêtre. Et Maman s'est mise à parler plus haut en lançant sa fumée plus loin. Et nous savions qu'il sentait cette fumée et qu'il écoutait. Il a fini par fermer sa fenêtre d'un geste sec. Elle l'avait nargué ! Que voulait-elle au juste ? lui prouver qu'elle s'était affranchie ? Attendait-elle une réaction ? Voulait-elle le trouver différent ? Compréhensif ? Humoristique, même ? Je ne sais pas mais ce sont des histoires sans paroles qui vous marquent et vous font réfléchir. En tout cas c'était une provocation à quelque chose.

Par moments d'ailleurs on trouvait chez elle une sorte d'esprit téméraire, aventurier presque. La fameuse histoire, à L'Encastre, au sujet de l'espionne qu'elle disait vouloir être ! Que j'en ai voulu aux tantes de s'être moqué d'elle si méchamment. Je suis persuadée que l'occasion s'en présentant elle aurait fait un remarquable spécimen de Père Tranquille. Et les autres, s'esclaffant : "Toi, Suzanne, faire de l'espionnage ! Ah ! ah ! ah !" J'en suis encore en colère. Elles l'avaient mise à part dans une catégorie confite en je ne sais quoi et l'affaire était réglée. Et pourtant !! Tante Jeanne proclame encore : "ta mère était la plus douée, la plus complète des quatre filles Astre , mais elle s'est volontairement piétinée et détruite".

C'est peut-être un peu rapide comme jugement, mais c'est tout de même vrai. A cela près que dans la vie lorsqu'on a un certain tempérament, les chagrins et les soucis vous brisent plus que d'autres et Maman a eu plus que sa part dans ce domaine. La seule chose que je n'ai vraiment pas comprise c'est son renoncement total à la musique. Elle nous aurait cependant fait tellement plaisir ! A moins que son dos lui ait déjà fait trop mal quand elle jouait. Ou peut-être à la mort de Mimi avait-elle dit non à tout ce qui aurait pu être un plaisir pour elle ?

De toute façon elle avait des goûts très simples. Nourriture, cadre de vie, vêtements, rien pour elle n'était recherche. Je pense qu'elle avait mis toutes ses forces dans la recherche du " Bien " et de " Dieu "... Son détachement est allé s'accroissant jusqu'à sa mort. C'est elle qui avait voulu la petite chambre anonyme dans laquelle elle est morte. Rien n'y était à elle et la dernière fois que je l'ai vue elle avait la paix et la joie malgré ses souffrances physiques et ce cadre triste.

J'ai donc essayé de voir Maman en tant que " personne " et pas trop en tant que mère et cela n'est pas facile car je me sens terriblement imbriquée à elle. J'aurais pu choisir des tas d'autres exemples ou événements, mais j'ai laissé venir ceux qui me venaient spontanément en essayant de ne pas tomber dans un sentimentalisme larmoyant.

La mort de Maman est restée une blessure très vive pour moi bien que je la sente toujours si vivante.

novembre
1978

PERLETTE

Premier souvenir

Ma tête repose sur une poitrine douce, rebondie, confortable, au rythme d'une respiration régulière (chaleur, sécurité, sensualité).

De ma petite enfance, je garde un souvenir de soins attentifs, partagés entre nous cinq. (Je dois porter des "esquimaux" pour protéger mes jambes en hiver, même s'ils me grattent !).

Nous avons notre collectivité enfantine, sans cris ni gronderies, mais avec beaucoup de discipline. Beaucoup de douceur, mais peu de gaieté. Cette gaieté viendra plus tard avec les vacances à l'Encastre et nos personnalités qui s'affirmeront

La "petite sœur" arrive très vite et je revois Maman dans le lit de sa chambre de la clinique du Roule. Cette chambre donne de plain-pied sur un jardin aux buis taillés. Dans le coin à gauche une armoire grise où l'on "trouve" les bébés.

Dans l'appartement le moïse est installé au salon. Fenêtre ouverte, nous sommes sans doute début juin et les bruits de la rue montent. Bruits de grelots et des sabots des chevaux des voitures de livraison. Nous nous penchons sur le moïse, la "petite sœur" dort.

Plus tard notre vie d'enfants est centrée sur la lingerie où se trouve le coffre à jouets et la machine à coudre de Madame Aldy. Maman fait manger la petite sœur sur ses genoux, de la purée de pois cassés qu'elle "souffle" à chaque cuillerée. Une autre fois le repas se passe à la salle à manger, sur la table de bridge noire. Maman me demande d'aller chercher la banane pour le dessert et je reviens toute fière d'avoir écrasé moi-même la banane. Premier service rendu. Je dois avoir quatre ans.

Je ne me rappelle pas avoir beaucoup "communiqué" avec notre mère, étant enfant. Je vivais en symbiose avec elle, sachant très bien les actes qui lui faisaient plaisir ou non et j'aimais beaucoup lui faire plaisir pour me sentir en paix avec elle.

Le soir, le bruit de la clé du colonel dans la serrure nous faisait rentrer dans nos trous de souris. Les repas étaient silencieux. Nous sommes souvent malades mais soignés tendrement. Chaque cataplasme s'accompagne d'une histoire qui nous fait trouver le sommeil. Avec l'huile de foie de morue nous avons droit à une pastille à la menthe.

Premier Noël dont je me souviens... C'est dans la chambre "à donner" à côté de la lingerie. Les souliers sont devant la cheminée Je dois être malade... car au milieu de la nuit je me réveille au moment où Maman dépose les jouets. Dans mes chaussures un sac à mains en toile cirée verte à carreaux dorés.

Mes souvenirs de pensionnaire à Sucy :

Le soir, je pleure dans mon lit en entendant siffler le train qui à mon idée emporte Maman. Le jeudi les visites au parloir sont attendues avec impatience. Il y a toujours des gâteaux, un bon goûter.

Après la mort de Mimi et l'absence de Françoise pour son opération, Maman revient rien que pour moi. Etonnement. Emotion. Je

ne sais que lui dire. Nous allons nous promener dans le parc en mangeant des cerises. Avec chaque noyau nous plantons un cerisier.

C'est ensuite le départ pour Revel :

Les conciliabules des grandes personnes au-dessus de ma tête à la gare de la Bastille. Je me rends compte que nous sommes dans le malheur.

A Revel, chez Manée, Maman retrouve la sécurité et par contre coup nous sommes, nous les filles, assez heureuses, mais le problème de Pierre plane au-dessus de nous et ce n'est que plus tard que je réaliserai qu'on l'a laissé à Sainte-Croix.

Tante Jeanne est très souvent là. Elle aide Maman à nous installer sur la promenade. J'entends à cette époque pour la première fois le mot " Jugement " que je ne m'expliquerai que beaucoup plus tard.

Et puis commence la valse des vacances coupées en deux ! Dont je garde un souvenir affreux. De là est sans doute venue l'habitude d'écrire à Maman, chacune à notre tour, en été, durant le long mois d'août.

A Vernon nous végétons en attendant la fin de ces vacances qui n'en sont pas. La crise de rhumatisme de Jeannette à Pâques nous traumatise à fond. J'essaie de remplacer Maman auprès d'elle, lui tenant la main pendant de longues heures. Lorsqu'elle arrive enfin, je me sens délivrée de toutes ces responsabilités dont je m'étais chargée inconsciemment.

En repartant, nous nous arrêtons chez tante Jeanne, à Paris, où nous faisons la connaissance du petit cousin de 3 mois. C'est le coup de foudre pour moi ! et je m'attacherai à cette poupée vivante jusqu'à l'âge de cinq ou six ans.

Les vacances à L'Encastre à cette époque-là sont gaies et colorées. La maison est pleine et marche bien malgré les interminables discussions politiques..

Cinq filles, nombre impair, et moi au milieu entre le clan des grandes et celui des petites. Je me réfugie très souvent auprès de Maman et c'est là qu'elle me donne le goût du travail de la maison. Elle m'apprend à coudre, à tricoter. Nous ramassons le linge étendu dans le pré de la métairie. Elle m'apprend à repasser avec les fers chauffés sur le poêle octogonal, à bois. J'adore faire toutes ces tâches ménagères avec elle.

L'été après ma crise de colibacille, je suis très maigre et ai gardé un dégoût de la nourriture. Régime sans sel. Elle me fait mon régime elle-même, va cueillir les haricots verts au potager pour me les faire cuire à part. A quatre heures elle se désespère car je refuse un chocolat avec un œuf battu dedans. Je me rends compte que je suis infernale et mets sa patience à rude épreuve.

C'est l'époque où je comprends que je peux être "repoussée" par mes cousines, mon frère, mais jamais par ma mère.

Installation à Toulouse : puberté. Maman me donne très peu d'explications. Bernadette Gabolde se charge du complément d'explications et je garde longtemps ce secret: qui me paraît affreux... Je me rappelle n'avoir abordé ce sujet-là avec Maman qu'après mon mariage.

De nouveau à Revel, boulevard Carnot :

La radio. Je commence à écouter des concerts, le soir. Maman accepte que j'aie me coucher plus tard. C'est là qu'elle commence à me laisser entrevoir ses connaissances musicales... Je l'entends encore fredonner quelques passages d'opéras ou d'opérettes déchiffrés avec tante Paule ou tante Jeanne (elle au piano) du temps de leur jeunesse. Nous aimerions qu'elle se remette au piano. C'est pour moi un mystère que ces dons de pianiste... Ce besoin de musique ne réapparaîtra qu'à la fin de sa vie, dans la solitude de la Grange, lorsque nous lui offrirons un transistor avec modulation de fréquences.

Maman juge les déficiences de sa propre éducation et essaie de ne pas retomber pour nous dans les mêmes erreurs. Elle nous force vers 13 ou 14 ans à nous ouvrir à l'extérieur avec les réunions du "Noël" à Toulouse. Plus tard, à Revel, elle favorise nos amitiés avec des jeunes considérés par le reste de la famille comme pas exactement de notre "milieu".

Je me rends compte de la terrible influence qu'elle avait sur nous, presque sans un mot. (Première chose qui frappa mon beau-père au moment de mes fiançailles et dont il me fit part plus tard).

J'ose à peine lui parler de mes problèmes. Elle ne découvrira mes problèmes sentimentaux ou sexuels que par mon attitude extérieure, perte d'appétit, amaigrissement.

Et toujours cette emprise "bourgeoise" du "qu'en dira-t-on", du "comme il faut"... Je me morfonds le dimanche après-midi en regardant les filles de mon âge, revenant de danser à St Ferréol et descendant du car devant chez nous ! Mais cela, elle a su nous faire comprendre (à mon grand regret) que ce n'est pas de "notre milieu".

Je sais que ma mère était très sensible au jugement de sa famille sur nous ses enfants. Le manque d'argent ne la torture que lorsqu'elle doit en demander à mon père, très près de ses sous. Son aspect extérieur lui est indifférent. Je me rappelle une séance où nous nous mettons à trois pour lui chercher une coiffure qu'elle gardera jusqu'à la fin. (Elle avait des cheveux assez fournis, épais et nous racontait l'accueil que lui avait fait notre père lorsqu'elle les avait fait couper vers 1920, sous l'influence, certainement, de tante Jeanne).

Tante Jeanne semble avoir été un peu l'élément perturbateur du ménage tout en apportant à la maison, dans ces années-là, le grain de fantaisie, de "petite folie" dont nous manquions sous l'emprise de fer du colonel.

Tante Titi, durant les vacances lui apportait au contraire son bon sens avec beaucoup de gaieté, éléments stabilisateurs.

L'une après l'autre ces deux influences sont arrivées à lui manquer et je crois que ce n'est plus que par nous, ses filles, qu'elle a vécu. Pierre a du beaucoup la dérouter et peut-être la décevoir.

Ce n'est que bien après mon mariage que j'ai essayé de repenser à la vie profonde de notre mère, me demandant ses réactions personnelles devant les expériences de la vie. C'est là que je me rends compte de sa maîtrise d'elle-même.

Il est aussi difficile de connaître sa mère que de se connaître soi-même... bien qu'elle soit une partie de soi-même et qu'on en ressente la disparition comme l'amputation d'un membre. La vie n'est plus la même après.

Avec la vieillesse les rapports mère-fille se sont intervertis entre ma mère et moi. J'aimais la protéger et elle aussi se sentait en sécurité auprès de moi. Je me rappelle avoir failli lui faire manquer un train à force de la calmer et de lui laisser un rythme lent nécessaire à son état de grande cardiaque

Ma mère nous parlait souvent de sa propre mère mais comme d'une femme aux aspirations artistiques insatisfaites et assez "torturée" par sa vie familiale et bourgeoise. Bonne-Maman devait s'épancher beaucoup auprès de cette petite fille douce, silencieuse et bonne.

Notre mère avait été très marquée étant jeune par sa scoliose et les soins tardifs qui en avaient résulté. Elle nous en parlait peu, mais à voir comme elle surveillait notre croissance, on pouvait deviner facilement, imaginer ce que cette déficience physique avait été pour elle. Elle était d'ailleurs très fière de notre aspect extérieur. Je crois que c'était pour elle une revanche.

Je trouve, Jeannette, que ce que tu nous demande là est très difficile. J'ai eu beaucoup de mal à ne pas tomber dans deux pièges :

- me raconter moi-même
- faire un panégyrique ou dithyrambe de maman

J'ai donc eu le courage de reprendre et relire une à une la centaine de lettres que j'ai gardées de Maman.

Je crois qu'il est inutile d'aller plus loin.

Je tiens ces lettres à votre disposition. Elles ne sont pas datées, mais tellement pleines de notre vie à tous, vue avec les yeux de notre mère, que je crois que nos souvenirs ne sont rien à côté de ce témoignage.

novembre 1978

JEANETTE

Première Partie :**Préambule au portrait de ma mère.**

I

Je cherche en moi le premier souvenir d'elle. Ce serait peut être celui de ses seins. Un coussin très doux. Vivant. A travers l'étoffe de sa robe (brune) il y a le bruit de son cœur.. On peut l'entendre en plus de sa voix.

Le portrait à l'aquarelle peint par Jeanne Artemoff précise mon souvenir. C'est un portrait de maman à l'âge de vingt huit ans. (Je n'étais pas encore née). Il est très ressemblant. Je peux le regarder autant que je veux, je ne trouve aucun défaut à ce portrait. Mais c'est la forme esquissée de sa poitrine, les reflets, estompés de la gouache sur le corsage qui m'émeuvent le plus. Ensuite, c'est la forme du bras. Pour finir, l'attitude de méditation : la tempe sur le doigt, le regard réfléchi, mélancolique.

C'est là une femme très jeune que je n'ai pas connue.. Mais elle porte en elle déjà (bien qu'il doive s'écouler encore quatre ans avant qu'elle me porte dans son ventre) les germes de mon existence. Une part infime de mon existence physiologique, mais par contre tout un appareil chargé de mystère qui plus tard (en dehors de nos volontés) sculptera ce qu'on pourrait appeler mon âme.

Parler d'elle, j'imagine un peu cela comme écrire un poème d'amour sans ratures. Avec des naïvetés, des répétitions, des fautes de style et en même temps beaucoup de sincérité. Mais je n'ai jamais su écrire de poèmes d'amour.

Il me faut oublier la pudeur du cœur (plus difficile à abattre que la pudeur des sens).

Celle dont je veux parler ici n'aimait pas beaucoup ce qu'elle appelait : "le déballage sentimental".

Me pardonnerait-elle ?

Mon intention est de tracer son portrait. De le signer, comme l'a fait Jeanne Artemoff.

Elle disait que mon premier "vrai" souvenir était étonnamment ancien et que je n'avais pas plus de deux ans, à l'instant que je décriis avec obstination : l'armoire à glace de la chambre de Neuilly (les sculptures, de Metje sur le bois clair)... , et elle, maman, debout, face au miroir, essayant un chapeau. Je parle aussi d'un certain tablier fleuri, marron et, violet et c'est sans doute ce tablier qui pose le jalon du temps.

Un petit enfant se sert de son regard sur sa mère pour communiquer avec elle. Il trouve sa propre image dans le miroir que lui offre la sollicitude maternelle. Je découvre que je peux faire la description minutieuse d'un de mes jouets de ce temps là mais que je ne peux absolument pas décrire le visage de maman.

Un jouet, fascinant... Une poussette de poupée dont les montants de bois en X, d'un rose criard, représentaient en bois découpé le profil d'un perroquet. La cretonne du siège de cette poussette, rose également, piquetée de minuscules carrés verts, jaunes, oranges, avait une entêtante odeur de poussière.... Le parquet ciré de la lingerie où nous étalions nos jouets recelait de traîtresses échardes... Il sentait la poussière, lui aussi, dans ses rainures, malgré la brosse et l'encaustique passées à fond chaque semaine par l'ordonnance de mon père, sorte de domestique militaire à la puissante odeur de cuir.

Au-dessus de ce parquet et de ces jouets il y avait ma mère.. Une ombre protectrice.. Quelqu'un peut être sans visage. Un corps doux. Je pouvais toujours me blottir sur ce corps. M'y reposer.

Ces quelques lignes me bouleversent. Je découvre déjà qu'ayant, décidé de parler de ma mère, c'est de moi que je parle.

Sa voix d'alors était une voix plutôt douce.. Elle ne parlait jamais bien fort, préférant jouer sur l'intonation que sur le volume pour nous faire obéir. Cette voix était le fond sonore de ma vie d'enfant. Jusqu'au jour où elle cria, c'était une musique familière où parfois l'impatience précipitait un peu le rythme. A cette époque là, me semble-t-il, elle était tout le temps occupée. Ses mains ne cessaient de coudre, de cuisiner. Ou encore de me laver, de boutonner mes vêtements.

Il y avait aussi madame Aldy, la couturière à la journée, que nous appelions Bady. Quand Bady venait coudre, on entendait souvent le rire de maman. Bady prenait une voix sévère pour parler de mon père. Maman la faisait taire. Le ronron de la machine à coudre emplissait les silences. Quand la parole resurgissait le ronron cessait pour reprendre avec célérité au prochain silence.

Il semblait que tout cela soit ainsi pour l'éternité.

Mon père réclamait son journal. Le journal était constellé de signes noirs et le titre, très grand, me paraissait plus facile à déchiffrer. Bien entendu je ne savais pas encore mes lettres, mais déjà je cherchais à comprendre ces mystères. Je croyais que le journal était le jour-mal... supputant peut être quelque maléfice dans cet objet si sérieux, si spécifiquement paternel. Il me fallut beaucoup d'efforts intellectuels pour comprendre la signification du mot "journal" tout cela accompagné du rire de maman, un rire jeune et doux, lui aussi fond sonore de ma petite existence.

Je voudrais ici, au passage, évoquer mes souvenirs de Mimi. Ils sont plus précis que ceux de maman à cette époque (et je ne vois aucune explication à cela). Mimi non plus n'avait pas de visage (mais il semble qu'elle ait eu aussi un corps plein de chaleur). Elle me chantait souvent une effrayante chanson (je ne retrouve pas sa voix) où il était question d'une marâtre et de trois petits enfants. , A un certain moment la marâtre donnait aux enfants "un grrrand coup de pied dans le ventre". (Mimi levait alors son pied vers mon ventre). Nous éclations de rire, mais chaque fois j'avais un peu peur. Tous les jours à Quatre heures Mimi préparait mon goûter. Une banane écrasée et une tartine de pain frais. Ce mélange reste encore aujourd'hui ma petite madeleine de Proust. Une bouchée de banane, une bouchée de pain et Mimi est à côté de moi...

Elle m'appelait son "petit bout de bouchon". Ces mots contenaient tant de tendresse, tant de passion que je me suis crue sa préférée sans aucune hésitation.

Un jour une nouvelle bonne se présenta. Maman la reçut. Mimi m'entraîna se cacher avec elle dans la salle à manger (elle était maladivement timide). Toutes deux collées à la porte vitrée, nous écartions d'un doigt le rideau de vitrage. Nous avons vu dans la pénombre de l'entrée une femme étrange au visage blafard. D'épais cheveux frisés débordaient d'un chapeau noir cylindrique avec un curieux petit bord rond. Ensuite, pour nous, ce fut Hortense.

Hortense avait une voix rauque et elle parlait beaucoup. Un jour, elle perdit quelqu'un de sa famille. Qui ? Elle pleurait. Elle expliquait à maman qu'elle avait eu un rêve prémonitoire peu avant cette mort. Des petites bêtes noires couraient sur tout son corps, sur ses bras, sur ses jambes. Je crois bien avoir "vu" ces petites bêtes, grouiller sur son avant bras nu pendant qu'elle racontait ce rêve. Ma mère (dont le visage reste absent) écoutait ce récit.

La mort de Mimi, pour moi, ce ne fut rien.

J'ai su plus tard qu'on m'avait confiée à ma tante Marcelle lorsque c'est arrivé. Ce souvenir là reste très incertain. Tante Marcelle habitait un appartement identique au nôtre (elle était au premier étage, nous étions au quatrième). Pour moi ce logement était très différent. Je ne me souvient que du couloir (il me paraissait long et sombre, beaucoup plus profond, beaucoup plus obscur que le couloir de notre appartement). Pour passer le temps, j'avançais le long de ce couloir, traînant sur le parquet le pot de chambre où s'imbriquait mon petit derrière. Tante Marcelle surveillait mes digestions. Elle me torturait en me menaçant de me mettre des suppositoires. J'étais triste (c'était à cause des suppositoires).

Puis un matin (et c'est là une image claire, vivante) ma mère me met des chaussettes grises. Pourquoi des chaussettes grises ? Je ris et cabriole sur le grand lit de sa chambre. Parce que, dit maman, Mimi nous a quittés. Ou est-elle ? Elle est près du Bon Dieu. (pas une larme dans la voix de maman). "Mimi est avec le Bon Dieu ?... Je ne sais pas qui est le Bon Dieu, mais je suis sûre que maman se trompe. Je ne dis plus rien et me laisse mettre les chaussettes grises. Mais une certitude est en moi, Mimi ne nous a pas quittés, Elle est là. Dans la chambre. Elle reste cachée derrière les rideaux de perse qui encadrent la fenêtre, C'était mon aptitude au bonheur qui me jouait ce tour . Je devais continuer à rire, à sauter sur le lit avec mes chaussettes neuves et maman, sans doute, me regardait (avec une douleur affreuse au fond du cœur).

Elle me dit, beaucoup plus tard qu'elle eut alors la tentation du suicide et que seules nos présences l'en empêchèrent.

Je n'ai pas de souvenirs de Françoise et de Perlette à cette époque-là, mais Pierre est présent parfois. Il joue avec moi. Etait-ce avant ou après la mort de Mimi ? Après, probablement. Il me fait des séances de marionnettes (prenant alors une voix nasillarde et désopilante). Il me fait des tours de prestidigitation. ("Cocotte, pondez !" dit la voix nasillarde et un bel œuf blanc sort de la cocotte de tissu noir). Il est toujours en mouvement. Il saute à pieds joints sur le lit cage de la chambre voisine. Maman lui dit d'arrêter. Torse nu, en culottes courtes, il n'écoute pas et continue de sauter et de sauter sur ses jambes fines, nerveuses, musclées. (Depuis que Pierre est paraplégique, ce souvenir s'impose à moi très souvent, il est là comme un symbole d'incohérence et de malheur). Une autre fois, Pierre a une sinusite (ce mot tout neuf a frappé mon esprit). Il ne faut pas faire de bruit. Pierre est couché dans le lit cage. La chambre est dans la pénombre. Une compresse blanche, humide est posée sur le front de Pierre. Il a mal.

Lorsque je vais ainsi en promenade à l'autre bout du long tunnel de ma vie je ne vois jamais ma mère en image. Il m'est impossible de m'en forger une représentation formelle. Par contre j'ai le sentiment d'avoir la faculté bienfaisante de ressentir d'une façon fragmentée les émotions qui l'habitaient. Ses préoccupations essentielles étaient, je le devine, notre existence et son plus gros souci notre santé.

A cette époque-là je partageais sa chambre. Je dormais à côté du grand lit fait par Metje (ébéniste de Sorèze), son lit de noces assorti à l'armoire à glace. J'ai su plus tard que mon père, dès ma naissance, ne l'y rejoignit plus jamais. (J'étais leur sixième enfant, ils avaient décidé de n'en plus avoir). Ma mère cessa donc toute vie sexuelle à l'âge de trente deux ans.

A côté du lit de ma mère était mon petit lit de fer forgé peint en bleu (je reparlerai de ce lit) . Les "grands" dormaient dans la chambre voisine qui communiquait avec celle de maman par une double porte vitrée qui restait toujours ouverte. Ces deux pièces

formaient une sorte de gynécée. Au fond du couloir, mon père avait à gauche sa chambre, à droite son bureau.

Je n'ai aucun souvenir de l'encéphalite de mon père (elle fut à l'origine de la maladie de Parkinson qui se déclara en lui à la fin de la guerre, pendant l'occupation). Ma mère me parla souvent de cette encéphalite. Il hurlait de douleur. Mais je devais alors être trop petite pour pouvoir en conserver une impression ou une image.

II

Le phénomène souvenir est comme un papillon ou un oiseau. Il se pose comme ça à côté de vous, mais il ne reste pas. J'ai l'impression depuis que je rédige ces lignes d'être un chasseur de papillons tout ébloui de soleil. Ce chasseur à demi aveugle confondrait les papillons, les oiseaux et les fleurs.

J'écris ces souvenirs pendant l'agonie de Pierre (cela m'aide un peu).

Je vais donc d'image en image à la recherche d'une femme de trente cinq ans, à la fois très proche et presque inconnue. Me faut il déjà en arriver à l'heure terrible du cri ?

Ce cri, je le crois, fut pour ma petite conscience errante le premier appel qu'elle lui lança. (Mais ce n'était pas moi qu'elle appelait au secours... il avait fallu sans doute une bien grande peur pour qu'elle crie ainsi devant moi...).

Lorsque mon père frappa ma mère, avec violence, la blessant à l'oreille, j'avais quatre ans et demi. Je cherche à me souvenir de cette scène et je ne trouve que des détails. La couleur de la robe de chambre de maman, verte et bleue, les barreaux de mon petit lit auxquels je m'appuyais en spectatrice. Au début, mon attention ne se posait pas sur mes parents. Lorsque le ton monta et que la dispute s'enfla, je n'ai pas eu peur. Mais je "vois" ma mère tourner, puis tomber et alors j'entends le cri. Aujourd'hui encore (cinquante ans plus tard) ce cri est en moi. Il explose. Il vit. C'est un cri comme je n'en ai jamais entendu depuis. Mais puis je appeler "cri" ce qui n'était peut être qu'un gémissement ? La voix ne peut sortir, semble-t-il, de la gorge de ma mère. Quelque chose l'en empêche. Cependant la plainte est là. Elle vient, jusqu'à moi, elle m'envahit comme un océan de tristesse (dont la peur est exclue). Aucun mot ne peut décrire ce son que j'ai volé à ma mère. Il ne m'était pas destiné mais, d'un coup, il faisait de moi son alliée. Il m'abîmait en elle, il m'attachait à elle pour toujours alors que je ne comprenais pas ce qui était en train d'arriver.

Elle resta là, par terre et mon père sortit de la chambre. Je ne me souviens pas de ce qui se passa immédiatement après. Ma mère dut se relever, me parler, me rassurer peut être... Après ce trou de ma mémoire je me revois toute seule dans la chambre et toujours appuyée contre les barreaux bleus de mon petit lit.

Mon père entra alors à nouveau dans la chambre. Je n'avais pas peur. Il s'agenouilla devant mon lit, d'une façon un peu théâtrale (c'était souvent ses manières). Il pleurait. Il était, très congestionné. Il se mit à parler d'une voix confuse, pressante. Il me demandait pardon...

Je le dominais. J'étais plus haute que lui, sur mon lit. Je me souviens très nettement que je lui ai répondu avec beaucoup de calme. Je n'étais qu'une petite fille de quatre ans, toute imprégnée de songes, toute heureuse aux bras de ma mère et c'est peut être pour cela que je n'avais pas peur... J'ai dit à mon père que ce n'était pas à moi qu'il devait demander pardon, mais à maman... Je crois l'avoir apaisé à ma façon. Aujourd'hui, tout cela m'apparaît comme incompréhensible.

Mon père était un pauvre homme. Un individu fragile, d'intelligence assez médiocre. Il compensait ses propres faiblesses par un comportement extrêmement autoritaire. Ma mère m'expliqua beaucoup plus tard que les gestes fous de leur dernière dispute avaient en partie été provoqués par son attitude à elle. (Mais maman s'appliqua toujours à nous donner une image acceptable de notre père). Elle me dit (trente ans après) qu'il eût fallu à papa une femme différente. Moins sensible, mais aussi plus apte à gouverner leur ménage. Un genre de dragon précisait elle en riant. Voilà ce qu'il lui aurait fallu. Maman avait treize ans de moins que lui. Elle n'avait aucune confiance en elle même. En apparence, elle était docile. Mais dans le secret de sa personne couvait un brasier de violence très difficile à déceler (elle possédait en effet une maîtrise d'elle même très grande).

Au cours de mille et une conversations avec elle, je compris peu à peu ce qui s'était passé. Il fallait savoir, en premier, que mes parents, s'étaient mariés en mai 1914, et qu'à l'époque de leur mariage le bel Henri Ribaucour (elle insistait toujours sur sa beauté, sur son allure et sur le goût qu'elle avait eu de lui) était un homme tout à fait "normal". Les premiers mois de leur mariage avaient été très heureux. La guerre de quatorze les sépara aussitôt. Maman passa ces quatre années de guerre à Revel, dans sa famille. A chaque permission, mon père lui faisait un enfant. Leur première fille, en 1915, était morte née. En 1916 il y eut Pierre. En 1918 ce fut Mimi. Maman menait chez ses parents une vie douillette, elle s'éloignait donc tout à fait de l'homme hypersensible et vulnérable que l'horreur et les massacres de la guerre étaient en train de transformer en malade des nerfs. Après l'armistice (et après quatre ans de mariage) ils entamèrent leur vie conjugale. Ils avaient deux enfants et mon père était devenu une sorte d'infirme mental. Athée au moment où il épousa maman, il était maintenant converti au catholicisme (un catholicisme particulièrement étroit et puritain). Maman dû s'adapter à cet inconnu. Elle dut aussi s'adapter aux responsabilités du ménage, alors que, paresseusement, durant ces années de guerre, elle s'était laissée dorloter dans une riche maison bourgeoise pourvue de nombreux domestiques. Tout cela fut très dur. Lorsque la fameuse scène éclata entre eux, Mimi était morte depuis sept mois. Le chagrin de ma mère ne rencontrait pas le chagrin de mon père. Il se ramassait en elle comme une boule de rancœur. En effet, Mimi était morte en pension. Pourquoi en pension ? Parce que papa ne supportait pas ses propres enfants. Il avait horreur du bruit, des cris et de tout le petit tapage domestique d'une famille nombreuse. C'est pourquoi, dès l'âge de cinq ans et demi ou six ans, il exigeait que ses gosses soient mis au pensionnat (de préférence à l'extérieur de Paris). Mimi ayant eu de fréquentes crises de rhumatisme articulaire échappa le plus souvent à l'internat. Mais pour Pâques, en cette année 1929, sa santé s'étant améliorée, elle rejoignit Françoise et Perlette à Sucy en Brie. Là, elle contracta une scarlatine qui lui fut fatale.

Maman insistait pour me dire que cette mort en pension (le 13 mai 1929) avait été entourée de tous les soins les meilleurs qui se puissent procurer à l'époque. Elle put en effet, en cachette de mon père qui ne jurait que par un imbécile médecin de quartier, le docteur Salesse, appeler au chevet de sa fille les plus grands spécialistes de Paris. (Elle dépensa pour ces consultations ses revenus personnels, l'argent du grand père Get). Elle fut elle même soutenue affectivement par la directrice du pensionnat qui resta toujours sa plus grande amie, mademoiselle Capdeville, en religion Mère Marie-Françoise.

Mais le cœur de Maman devait contenir une somme de souffrance inacceptée, qu'elle le veuille ou non, au souvenir de ces difficultés et de ces cachotteries invraisemblables.

La querelle de mes parents, le 24 décembre 1929, éclata, me dit elle, au sujet d'une sottise. Mon père exigeait que le trench coat de mon frère soit barré d'un brassard de

deuil et ma mère refusait de coudre ce brassard. (On voit déjà là le signe de son anticonformisme). Dans sa colère, maman commit une faute impardonnable aux yeux de mon père. Que fit elle ?... (Elle souriait toujours en avouant). Elle lui dit merde.

Ce mot plein "d'irrespect" déclencha une colère mille fois plus violente que toutes celles qui l'avaient précédée, et pour la première (et la dernière fois) il cogna sur elle de toutes ses forces.

Ce qui suivit m'apparaît par flashes, avec de grandes flaques d'oubli. Je suis dans un taxi avec ma mère, Titi (sa sœur) et André son mari. J'ai envie de vomir. Je vomis dans le mouchoir brodé de ma tante. Elle jette le mouchoir par la fenêtre du taxi (jeter un mouchoir me paraît un geste très répréhensible). Ensuite c'est la gare. On se dépêche. On court sur le quai. On trouve enfin Françoise et Perlette (c'est un très grand soulagement). Ce n'est plus Titi qui nous accompagne, mais Jeanne, la plus jeune sœur de maman (Jeanne Artemoff, à cette époque là encore Jeanne Astre).

Maman est avec nous, bien sûr. Mais je ne la vois pas dans mon souvenir. Nous montons dans le train. C'est la nuit de Noël. Jeanne dépose pour nous dans le petit filet à bagages, celui qui sert pour les sacs et les écharpes, des petits paquets. Nous les ouvrirons pendant le voyage. Ce sont nos cadeaux de Noël.

Maman m'expliqua par la suite comment elle quitta le "domicile conjugal". Dès qu'elle en avait eu la force (la tête lui tournait affreusement) elle était descendue au premier étage, chez, la sœur de mon père. Son mari, Jean Saintavit, accompagna aussitôt maman au commissariat pour un constat de coups et blessures et la décision fut prise aussitôt que nous partions tous à Revel.

III

Ma mère entreprit alors sa vie de femme seule. En 1930 ce n'était pas chose facile. Pour commencer, elle ne fut pas bien accueillie par son père, Gaston Astre, lorsqu'elle débarqua chez lui avec ses quatre enfants, escortée de Jeanne sa sœur. (Jeanne posait déjà un problème à mon grand père, ayant fait un an de Carmel à Lourdes puis ayant quitté le couvent pour aller étudier la peinture à Paris...).

Mon grand père ne nous garda pas. Il nous expédia dans sa maison de famille, à Villepinte. Nous y avons passé nos vacances de Noël. Il faisait froid dans la vieille maison. On chauffait les lits avec des moines chargés de braise. Mais malgré le froid et les changements subis, je ne garde aucun souvenir de détresse ou de peur. Et pourtant !! Pierre me harcelait de questions sur la "scène" (on disait "la scène", cela je m'en souviens). J'étais la seule à y avoir assisté. Il fallait que je raconte, que je re raconte. Je m'embrouillais et il finissait par raconter à ma place ce qu'il n'avait pas vu ! Il serrait les poings, il marmonnait des insultes à l'intention de papa. Je trouvais ça un peu théâtral. Mais déjà je comprenais qu'il avait besoin de ça puisqu'il n'avait pas pu prendre la défense de sa mère. (Il faut préciser ici que mon père battait fréquemment mon frère, souvent à coups de ceinture, et que Jean Saintavit était intervenu plusieurs fois pour que ces violences cessent).

Je ne haïssais absolument pas mon père. Je n'avais même pas peur de lui. Je me souviens qu'étant encore à Neuilly, un jour il voulut me donner une fessée. (je ne me rappelle pas le motif de cette correction là). Eh bien, je lui ai tenu tête ! Je suis restée assise sur le fauteuil de la salle à manger, refusant de me lever et d'aller vers lui pour recevoir mon "du".. Je me répétais que tant que je serais assise il ne pourrait taper sur mon derrière. (Je crois même le lui avoir dit !). Peu à peu sa colère avait fondu. Mes

raisonnements, mon obstination, peut-être mon absence de peur avaient eu raison de son énervement. Lorsque je finis par céder et me lever, ce ne fut qu'une fessée de "principe" dont le souvenir ne m'est pas resté ! Dans ma petite enfance, mes rapports avec mon père étaient plutôt bons. Il m'aimait tendrement, cela j'en ai la certitude. Il est possible que mon statut de "petite dernière" m'ait donné certains privilèges d'indulgence (un sentiment plus doux de paternité à mon égard). Mais le pauvre homme souffrait d'une inaptitude à vivre. Il se réfugiait sans cesse derrière d'imbéciles principes d'autorité pour dissimuler sa maladresse.

Ma mère le quitta non à cause de la "scène", mais grâce à cette "scène". En effet, après la mort de sa fille elle eut peur pour nous. Peur de ne pouvoir nous élever, nous soigner comme il le fallait. Jamais elle ne pensa à sa sécurité, à son droit au bonheur et à la liberté. Après notre fuite, elle entama une procédure pour une séparation de corps. Elle gagna son procès. D'un commun accord ils ne divorcèrent jamais. Mon père dut payer une pension pour notre entretien. Il obtint d'avoir notre garde à chaque vacances scolaires, la moitié du temps de ces congés. Il souscrivit très scrupuleusement à ces obligations. Mais il se considéra toujours comme "lésé", comme "abandonné" et s'appliqua à ne jamais donner un sou de plus pour notre éducation que ce que le tribunal lui avait imposé. Notre enfance fut donc partagée entre deux maisons : une maison désargentée, celle de maman, et une maison qui nous semblait luxueuse, celle de papa. Nous n'avons jamais apprécié le "luxe" que nous trouvions chez lui.

Après le séjour à Villepinte, notre vie s'organisa. Manée, la sœur de ma grand mère (morte depuis quelques années) s'occupa de tout. Manée n'avait pas d'enfants, elle était riche et maternelle. Elle aida maman à s'installer dans un petit logement loué, à deux pas de chez elle, sur les Allées Revéloises. C'est à ce moment là que maman eût ses premiers troubles cardiaques. Le cardiologue consulté ne lui donna que trois mois à vivre (maman s'arrangea pour lire la lettre du médecin). Elle vécut trente années encore...

IV

J'avais maintenant cinq ans Mes souvenirs deviennent plus précis. Mais ce sont des souvenirs où ma mère continue d'être présence, chaleur et elle n'a pas encore de visage. J'apprenais à vivre avec application. Tout un foisonnement d'images s'entremêlent dans ma tête. Ma mère est là comme une lampe qui aurait éclairé cet apprentissage. Il m'arrivait encore de m'endormir sur sa poitrine, entendant sa voix, sentant battre son cœur, mais ces moments étaient de moins en moins fréquents, ils prenaient forme de privilège. Lentement l'image de tendresse, la douce sensualité s'estompe pour faire place à la vigilance.

Je découvre petit à petit qu'elle existe. Je vois une femme seule, courageuse, tourmentée en secret par sa solitude. Je dors toujours dans sa chambre. Le soir, elle prie. Elle va, elle vient dans la pièce, égrenant son chapelet. Ses lèvres remuent, mais elle prie en silence. Cette prière si souvent observée par moi, me semble aujourd'hui avoir été une sorte de combat. Je crois savoir qu'elle en sortait en pleine victoire d'elle même. Je la suivais des yeux, non par curiosité, mais plutôt pour accompagner ce que je devinais avec mes sens et non avec mon esprit. (C'est pourquoi, aujourd'hui encore, je ne supporte pas qu'on se moque d'un chapelet).

La tendresse revint plus tard entre nous. Elle s'établit alors sur d'autres bases. Elle revint quand j'étais adulte. (Mon penchant naturel pour la tendresse la faisait sourire, elle aimait beaucoup que je l'embrasse).

J'ai été le soleil de la fin de sa vie...

V

(Hier soir au téléphone, Françoise m'a parlé de maman. Nous bavardions pour nous aider un peu l'une l'autre à accepter la lente mort de Pierre. Françoise ne se souvient maintenant que de maman encore jeune, à quarante ans peut être, en pleine activité. Moi, j'ai été son bâton de vieillesse et c'est toujours la femme âgée, au visage marqué par la maladie, que je revois. Un visage où se résume toute la sagesse, toute la bonté d'une expérience menée jusqu'à son terme.)

Nous sommes restés trois ans, je pense, dans le logement de la promenade (c'est ainsi qu'on appelait les Allées, en ce temps-là). Notre propriétaire s'appelait monsieur Calmette. Il était ébéniste. Au rez-de-chaussée il y avait le salon et la cuisine. A l'étage nous disposions de trois chambres. Les cabinets étaient au sous sol. Il fallait descendre un escalier raide et mal éclairé pour aller faire pipi. (Le soir, la "précaution" à prendre avant d'aller au lit se faisait dans l'appréhension, avec de terribles battements de cœur). Ces cabinets dits "à la turque" me terrorisaient (à cause de l'escalier) mais aussi à cause de leur inconfort. Monsieur Calmette mit à notre service ses talents d'ébéniste. Il fabriqua une sorte de siège en bois monté sur pieds. Est ce un effet de mon imagination ? Je crois me souvenir que les pieds de ce siège baroque avaient le galbe Louis XV... Mais dans le jardin sur lequel donnait le couloir de ces fameux cabinets il y avait l'atelier de Monsieur Calmette, les squelettes des sièges de style qu'il fabriquait, et l'odeur délectable des copeaux de bois...

Notre "maison" (grise, ornée de briques roses) s'encastrait entre celle de Monsieur Naudinat, professeur d'allemand au collège (à gauche) et celle de Monsieur Réveil, l'huissier, dont la femme portait perruque. Dans mes souvenirs, maman est encore une présence intime, dépourvue de visage mais oh ! combien les gens qui nous entouraient m'apparaissent avec précision ! ... Monsieur Réveil n'avait pas d'enfants. Il nous aimait beaucoup. Il était devenu un de mes amis. Je lui faisais mes confidences : "Françoise, elle n'est pas gâteuse ! " (je trouvais ma sœur aînée plutôt sévère). Il répétait mes bons mots en s'étranglant d'un rire gras de fumeur et moi, je me les faisais expliquer, par ma mère probablement. Un peu plus loin à gauche il y avait la gendarmerie dont la cave recelait, nous racontions nous, d'obscures et effrayantes prisons. Juju, le fils d'un gendarme, fut mon premier voyou (le seul peut être, tout à fait authentique, que j'aie jamais fréquenté). Nous avions des jeux compliqués, avec toute sorte d'aventures imaginaires, sur les bancs de bois des allées. Une sorte de complicité agressive nous liait. Un jour, au cours d'une dispute, Juju me jeta une pierre à la figure. La pierre fendit l'arête de mon nez, juste entre les deux yeux. Je bondis à la maison en hurlant de peur, le visage couvert de sang. La peur de maman (elle crut mes yeux atteints) décupla la mienne, ce fut une sorte de paroxysme. Nettoyée, pansée, n'ayant plus qu'une mince cicatrice superficielle, je n'arrivais pas à me calmer. Je détestai Juju assez longtemps après cela... Monsieur Naudinat était un petit homme rondouillard et paisible, vêtu pour partir à son travail d'un manteau bleu foncé et coiffé d'un feutre gris. Ils avaient lui et sa femme un enfant qui ne marchait pas encore et roulait poussette. Jeannot Naudinat commençait à parler (je découvrais avec lui les bébés). Il réclamait toujours d'aller à

Castelnaudary où se trouvaient ses grand parents, en criant inlassablement (me semblait-il) " à... ca...ca... hi... " (Monsieur Naudinat devait mourir à Dunkerque en 1940).

Au dessus de ces menues et incessantes activités de notre entourage, Maman est là comme une lampe, comme une lumière. Elle m'apprenait à lire, à écrire (je n'avais que cinq ans, je ne pouvais encore être admise à l'école). Elle disait que j'apprenais vite et bien. Mais le souvenir de cet apprentissage se résume pour moi à sa main posée sur le livre, à sa voix qui m'incite à continuer.

L'enfance est une aventure qui se déroule par paliers. Il y a les paliers d'intensité intellectuelle et ceux, au contraire, où on reprend son souffle dans une sorte d'état végétatif. Avant mon entrée à l'école, je me souviens très bien avoir été assaillie par une surabondance de sensations et de découvertes. Mon imagination se développait d'une façon foudroyante, animant chacune de mes activités d'un très grand pouvoir émotif. Je me revois arpentant les allées, (la promenade), de la gendarmerie aux pépiniéristes Hébrard (les limites autorisées), en proie à de délirantes réflexions. Je m'imaginai que "j'allais à l'école", serrant énergiquement sous mon aisselle quelque vieux sac symbolisant un cartable.. Une hâte à exister me stimulait sans répit.

C'est à cette époque que se situe, je pense, mon opération des amygdales. Elle se fit presque à vif, avec juste un peu de cocaïne en application locale. Et tout cet appareil de boucher qui l'entoura ! Tablier de toile cirée jaune... horribles craquements de la viande que l'on tranche au fond de la gorge... Mais ensuite maman est à mon chevet. Je vois ses mains glisser dans ma bouche endolorie des petits glaçons. Je ne manque de rien. Pour la première fois, la maladie est pour moi un domaine de privilèges où la tendresse de maman m'entoure comme un confortable océan.

Elle m'expliquait toujours tout. Et ceci sans jamais me heurter, toujours au moment qui convenait. Je n'ai aucun souvenir d'émois sexuels à cet âge là et je sais pourtant que maman me dit avec douceur de ne pas me toucher (peut être le faisais-je ?). Elle ne me fit pas peur avec ces choses. Elle ne me gronda pas. Aussi ces choses troublantes s'effacèrent sans laisser de trace dans ma conscience.

J'étais une petite fille "dans la lune" dont on riait avec bonne humeur. Ce qui m'intéressait, c'était déjà les mots. Je les associais à tous mes jeux. Je m'en gargarisais... Je sais avoir tout un après midi chanté : "vert émeraude ! vert émeraude !" en jouant avec une découpe, sans arriver à épuiser la magie de l'association couleur pierre précieuse, c'était tout neuf pour moi... j'ignorais ce qu'était un "cliché". En moi il y avait un grand besoin créateur. J'étais trop petite pour apprendre le piano. Mais je n'hésitais pas à taper pendant des heures sur le clavier jauni de notre vieux piano noir, composant d'étranges poèmes que je psalmodiais d'une voix étranglée par l'émotion. C'était la fameuse "baleine aux yeux bleus"... Toute la famille s'esclaffa mais personne ne se moqua méchamment de moi. (J'appris très tôt à me moquer de moi, à ne pas me prendre au sérieux).

Avec l'école tout changea. Mon esprit certainement très vif se passionna aussitôt pour ce qui lui était offert, et trouva des aliments neufs dans l'enseignement, pourtant épouvantable, de la vieille mademoiselle Fontan. Très vite, je me trouvais première, ou seconde (les places se disputaient entre moi et Paulette Séménou). Il fallait être bonne élève pour ne pas être rossée. Mademoiselle Fontan secouait les cancre. Elle les jetait, la tête en avant, contre le tableau noir en les injuriant, "Foutue bête !", hurlait-elle. Là encore, je n'avais pas peur. J'affrontais ces difficultés avec beaucoup d'équilibre d'esprit. Pourtant ma vue était mauvaise...

Maman me mena chez l'oculiste. Il s'appelait Monsieur Calmette comme notre propriétaire (et j'avais la passion des noms). L'oculiste me présenta un carton avec des

textes imprimés tout petit. Je ne pouvais pas déchiffrer. Je m'affolai... Il me gronda... Il dit à maman que je ne savais pas lire et qu'elle me ramène donc à lui lorsque je saurais !... et lorsque je loucherais ! précisa-t-il. En sortant de son cabinet, je tremblais, persuadée effectivement que "je ne savais pas lire" et que bientôt je loucherais... (J'étais d'une crédulité effarante). Et voilà que maman est toute rouge de colère ! Elle parle à mi voix. Elle dit que l'oculiste est un imbécile. La main dans la sienne, je redécouvre que je sais lire, et j'apprends pour la première fois que je suis intelligente. Très intelligente. C'est maman outragée qui le dit, qui le répète. Il fallait que sa colère soit vraiment formidable pour qu'elle laisse ainsi échapper devant moi cette opinion si flatteuse. Car en général elle nous complimentait peu. Elle avait, semble-t-il, pour principe de laisser pousser l'enfant au mieux de son épanouissement, mais elle évitait en général de lui ouvrir les portes du narcissisme.

Elle détestait les "retours sur soi", l'égoïsme, etc.. Elle nous défendait peu de choses au point de vue du langage. Mais il y avait une phrase tabou qui déclenchait toujours sa colère. Il ne fallait jamais dire : "Je suis énervée !".

Cette interdiction, je le comprends aujourd'hui, était tout à fait significative. Elle montre combien ma mère mettait en évidence, dans son système d'éducation, la maîtrise de soi. Elle en était elle-même un exemple constant, mais elle évita toujours d'ériger cette qualité du comportement en principe oppressant. Il suffisait de la regarder vivre. Elle estimait ne devoir jamais peser sur son entourage. A la fin de sa vie, lorsqu'elle s'abandonnait davantage, il était encore difficile de comprendre réellement les angoisses qui l'assaillaient au sujet de la mort.

Ses tourments personnels, nous les avons ressentis surtout à travers l'attachement affectif qui nous liait à elle.

VI

Ce n'est pas un portrait de ma mère que j'écris ici. C'est l'histoire d'un amour. Comment tracer une image lorsqu'on se sent si violemment inscrite dans le dessin ?

Comme tout amour a ses chagrins, j'eus le mien très tôt, lors qu'il me fallut, trois fois par an, m'arracher à elle pour aller chez mon père. Mes sœurs étaient courageuses, je ne l'étais pas... Je pleurais chaque fois, de façon convulsive. Pour m'empêcher de souffrir davantage, maman gardait le sourire (je savais que c'était pour m'aider mais cela n'arrangeait rien).

Je ne me souviens pas de notre première séparation (ce sont toutes celles qui suivirent qui m'accablent aujourd'hui). Par contre, c'est avec une précision extraordinaire que je peux évoquer ma première nuit sans elle, à Neuilly. Tout semblait gris et sans couleur autour de moi, l'obscurité même était dépourvue des signes et des images que mon imagination y trouvait d'habitude. Au dessous de notre fenêtre située au quatrième étage, dans la rue Perronet, un chien aboya. Il aboya et je me sentis seule, comme prête à mourir, avec des sanglots qui ne pouvaient éclater et remontaient dans ma gorge comme pour m'étouffer. Je ne reconnaissais pas l'appartement, il me semblait plein d'odeurs indéfinissables et hostiles. Françoise et Perlette étaient avec moi, mais elles dormaient et c'est comme si j'avais été toute seule. Comme la petite Anna de "Cria cuervos", j'aurais voulu crier le nom de maman et je n'arrivais pas à lancer ma plainte. (J'ai toujours envie de pleurer quand je vois ce film, et je finis toujours par le faire à la scène du cauchemar).

Et pourtant ! Nous n'étions ni tristes ni malheureux ! Papa éveillait en nous un vague sentiment d'affection, mais surtout une sorte d'ironie un peu méprisante. Nous trouvions commode de nous moquer de lui dans son dos. Cela mettait les choses à leur vraie place. Maman nous empêcha toujours de le détester. Jamais elle ne prononça un mot déplaisant sur son compte. Comment ne pas la contrarier tout en manifestant notre préférence ? C'était si facile de rire ! Nous ne nous en privions pas (elle riait avec nous, mais avec retenue, avec indulgence).

Pour nous parler de lui elle ne le nommait pas. Elle disait "votre père", ou "ton père", suivant l'occasion. Très vite, nous l'avons imitée. L'omnipotent personnage absent devint "ton père" pour tout un chacun. La formule jaillissait avec un rire. Elle libérait nos consciences d'un joug pesant, nous prêtions ce joug à l'autre (et à maman aussi, de cette façon). C'est toujours avec des traits d'esprit que nous avons assumé ce qui aurait pu être un drame.

Durant ce premier séjour à Neuilly (réveillé en moi par "Cria cuervos") je crois avoir été difficile, alors que j'étais d'habitude une petite fille docile et d'humeur égale. C'est à ce moment-là que se situe, j'imagine, la fameuse histoire du pot de chambre, qui est restée dans nos annales de famille comme un exemple superbe du ridicule paternel. Nous la racontons encore, mais maintenant il faut lui ajouter toute sorte de préliminaires, ceux qui l'entendent n'ont aucune idée du contexte. Autrefois, quelques mots et un mime approfondi suffisaient. Avant d'aller au lit, j'avais eu ma petite séance sur le pot, sous l'œil inexpérimenté de mon père. Le pot était ébréché. Très énervée, je me mis à pleurer, disant que j'étais blessée à la fesse. Papa regarda mon postérieur et ne vit rien, ni blessure, ni éclat de porcelaine. Comme je continuais à pleurer et à me tortiller, le pauvre homme, tout empêtré dans son rôle de nurse, s'inquiéta. Que fit-il ? Il fit ce que tout bon polytechnicien aurait fait à sa place en face d'un tel doute. Il alla chercher sa grosse loupe de bureau. Il recommença son exploration, mais d'une façon plus scientifique (sans rien trouver, bien entendu). Il le fit avec tout son sérieux, sous l'œil sarcastique de Pierre, de Françoise et de Perlette. Quel fou rire, ensuite, sous les draps ! (L'histoire se gestualisait toujours, ponctuée du froncement de sourcil et du froncement de nez de papa, l'œil rivé à une loupe imaginaire).

C'est ainsi que commença notre existence double, notre partage entre deux maisons et deux styles de vie. Chez maman le manque d'argent le rire, chez papa une ambiance cossue et gourmande. Chez maman les difficultés, les soucis, la vie. Chez papa, l'ennui...

Pourtant c'est avec lui que nous faisons les choses réputées "intéressantes" : voyages, théâtres, etc... Je détestais les voyages. J'ai visité le Mont Saint Michel, je suis allée à Etretat, j'ai vu l'abbaye de Saint Wandrille et le château de Pierrefitte. Cela n'eut d'autre effet sur moi que de me faire prendre le tourisme en horreur. Aux franges incertaines de ma conscience, la visite d'un lieu touristique s'accompagne aussitôt en sourdine, aujourd'hui encore, d'un sentiment de frustration. Comme si la vie véritable, ses surprises et ses joies, se trouvaient "ailleurs"... Le site symbolisant l'ennui à la façon de quelque livre d'école, pesant et sinistre. J'ai mis du temps à comprendre mes répugnances et à les surmonter. Lorsque j'ai visité, enfant, le Mont Saint Michel, l'absence de ma mère m'était insupportable.

En quoi cette présence m'était elle si nécessaire ?... Mes souvenirs d'elle (à cette époque) sont si flous... Pourquoi une telle exagération dans le comportement affectif ?

L'explication est simple. Malgré les apparences j'étais fondamentalement une enfant sans père. Il faut se rappeler que dès ma naissance elle a été physiquement séparée de son époux et que je ne l'ai jamais partagée avec lui. Les enfants sans père

ressentent avec force ces réalités dont on ne leur parle pourtant jamais. Ils sont voués plus que les autres, à l'angoisse et à la tendresse.

Il nous manqua donc une chose essentielle : qu'elle aimât un être qui ne fût pas nous. Comme des petits naufragés maladroits, nous nous agrippions à sa personnalité. Nous vivions, sans le savoir, une aventure difficile et périlleuse.

Avec la simplicité de l'enfance, ses exigences d'absolu, je misais tout sur ma mère. Je lui vouais une confiance inimaginable.

VII

Elle n'avait pas été préparée à vivre.

Elle le disait avec humilité. Nous aimions écouter les récits qu'elle nous faisait de son enfance, de sa jeunesse. J'aurais voulu qu'elle en dise plus encore, "tout" savoir sur elle. Je la questionnais souvent, aimant réentendre ce que je savais déjà comme on relit un livre aimé. Ces années de mélancolie, de monotonie où elle prétendait n'avoir rien appris qui puisse lui servir par la suite se sont engrangées dans mon esprit comme un humus imaginaire. J'y puise une sorte de passé artificiel, un semblant de vie antérieure où j'aime parfois me réfugier, croyant y trouver comme une résonance poétique, à certaines de mes tristesses d'adolescence.

Elle n'était jamais allée à l'école.. Elle n'était jamais sortie de la grande maison bourgeoise de la rue Notre Dame. Elle ne s'était jamais mêlée aux activités des autres petites filles de Revel (même de celles dites du même rang social). Il y avait à demeure, à la maison Astre, une institutrice (l'ineffable Tata Lili, que nous avons bien connue, enfants, possessive, tracassière, entretenue par "charité" pendant ses vieux jours). C'est là un point d'une grande importance, me semble-t-il, que cette nature timide et repliée sur elle même n'ait pas eu même la possibilité de se faire une amie.

Elle aimait surtout le piano. Elle apprenait à en jouer avec madame Misler, une dame de la bourgeoisie Sorézienne qui avait difficulté d'argent (c'était la mère de l'actuel académicien Jean Misler). Il y avait les dictées musicales. Madame Misler jetait, paraît-il, son trousseau de clefs sur le clavier. Maman, à l'oreille, décomposait les notes. Elle ne se trompait jamais.

Elle disait qu'elle passait plusieurs heures par jour à travailler son piano. On la disait très douée. Mais elle semblait toujours vaguement confuse, en faisant ces récits, de s'être ainsi livrée "sans retenue" à quelque chose de si profondément personnel, de si "inutile"... Une fois mariée, il ne fut plus jamais question de piano.

Nous regrettions qu'elle ait abandonné quelque chose qu'elle aimait tant. Jamais elle ne voulut s'y remettre.

Lorsqu'elle évoquait ce plaisir de la musique il y avait toujours une barrière, comme une écluse de silence dans le flux de son récit. Je savais ce qu'elle voulait taire (éludant mes questions, plaisantant aussitôt). Elle effaçait de sa vie ce qui "aurait pu" la détourner de la voie que le destin avait choisi pour elle : la maternité. Un sentier tracé à l'avance, un chemin très sûr qui semblait correspondre aux aspirations qu'elle avait lentement découvertes en elle en nous mettant au monde.

Je suis tentée de dire dans ces pages tout ce qu'elle m'a communiqué sur ses années d'adolescence, sur ce qu'elle appelait sa "vie de jeune fille"... Sa scoliose, qui la rendait si malheureuse. (Elle se croyait bossue, elle l'était un petit peu)... Sa timidité... Ses rêves... Sa nonchalance, aussi (elle ne voulut jamais apprendre à monter à bicyclette, comme ses sœurs le faisaient)... Ses peines de cœur (en allusions voilées)...

Sa fausse vocation religieuse... Et comment, après la mort du cousin auquel on la destinait, on arrangea pour elle un mariage de convenance avec un inconnu (mon père).

Je pourrais écrire ainsi des lignes et des lignes de faux souvenirs. Rêver sur ces thèmes. Forger une image adolescente ressemblant d'assez près à celle qui m'a été contée. Ce ne sera pas elle. Ce sera une sorte de compromis entre ce que j'ai entendu, réentendu, et la créature de rêve que j'ai imaginée enfant, assise près de ma mère, bercée par sa voix, m'identifiant toujours à sa sensibilité (préférant, bien entendu, ses robes de broderie anglaise ou de piqué et ses repas de famille servis par un domestique à la platitude de mon présent).

Je détestais l'abbé Sorel qui éplucha sa fameuse vocation religieuse (elle le peignait à traits vifs, ironiques, comme un "intellectuel" sans chaleur). J'avais horreur du corset de fer qu'elle était obligée de porter à cause de sa scoliose. Elle n'osait pas danser à cause de lui, elle avait peur que ses danseurs devinent qu'elle l'avait sous sa robe. Et pourtant !... Elle riait de ces choses et ne dramatisait rien. Et elle ajoutait toujours qu'à l'âge de dix huit ans elle avait refusé de continuer à porter l'horrible corset. (J'ai retrouvé ce corset dans le grenier de la rue Notre Dame en 1950 quand nous avons vidé la maison avant de la quitter. Je l'ai brûlé au jardin, sous les yeux de maman, essayant, à ma façon, de la débarrasser tout à fait du souvenir de cet objet. "Mais tu vois, disait elle en riant, le fer, ça ne brûle pas !". Les fourches destinées à soutenir les aisselles se dressaient dans le feu. Elles ne se consumèrent pas.)

Elle aimait parler. Elle racontait ainsi toute sorte de choses. Je n'ai jamais eu l'impression qu'elle tint cachée une part de sa vie.. Il est possible qu'elle l'ait fait et pourtant je ne me suis jamais sentie exclue de son existence. J'ai su assez tôt, par exemple, pourquoi je suis venue au monde. Je n'étais pas prévue au programme du polytechnicien. Il y avait quatre enfants à la maison (une naissance tous les deux ans). Mon père estimait avoir fait son devoir. Entre les grossesses, mes parents vivaient chastement... C'était là une façon de faire qui excluait tout risque, mais qui était plutôt périlleuse pour un grand nerveux comme mon père. En septembre 1924 (ici je compte sur mes doigts), pendant des vacances à l'Encastre, une formidable querelle éclata entre papa et ses beaux frères... Maman comprit alors l'impossibilité d'une telle façon de vivre. C'est pourquoi elle alla vers lui. J'étais, me disait elle, le fruit d'une réconciliation. "Je savais ce qui arriverait, m'a-t-elle dit souvent, mais j'étais heureuse à l'avance et je ne l'ai jamais regretté.. "

VIII

Que de préambules à un authentique portrait !... Je me sens entraînée à toute sorte de détours, bien malgré moi. Ils m'apparaissent impérieusement nécessaires pour mieux définir ensuite ce que fut, vers ma vingtième année, ma relation avec ma mère.

Maman existait avant moi. Plus j'avance dans ce labyrinthe, plus tout cela me semble compliqué, touffu, souvent inexplicable. Lorsque j'ai commencé à écrire ces lignes, je me situais arbitrairement en personne privilégiée (celle dont la mère fut si bonne)... Maintenant, me voici perdue... Ma relation avec elle m'apparaît aussi obscure que celle que l'on croit avoir avec Dieu.

(Pierre irait un peu mieux.. Mais pour combien de temps ? et pour vivre comment ?)

Il est impossible de dissocier de mes souvenirs d'enfance une jeune femme de trente sept ou trente huit ans qui serait ma mère et que je présenterais ainsi, et puis encore ainsi (face, profil, trois quarts) sous différents éclairages.

Je ne peux qu'avancer besogneusement, toute seule, en offrant ici et là les signes de sa personnalité inscrits dans ma petite existence.

La période où nous avons vécu à Revel, sur les "Allées", à côté de la gendarmerie et de l'huissier, monsieur Réveil, dura probablement trois ans.

Mes sœurs, ma mère, mon frère me semblent moins présents que le monde extérieur, c'est à dire celui des voisins. Les jeux que nous faisons, par exemple, sur les bancs de bois des promenades (tout à tour maisons, bateaux, forteresses) sont imprimés très violemment dans ma mémoire. Avec Monette Serre, avec Tita Trantoul, nous dessinions sur le sol terreux de vastes plans de maisons, avec cuisine, salon et chambres. Nous y inscrivions (carrés et cercles) tout un mobilier. Ensuite, d'un bâton ferme, nous dessinions les occupants de ces maisons. Le jeu consistait à vivre d'une vie à deux dimensions, horizontale et malhabile, mais follement absorbante, à peu près la même existence que celle de nos familles. Nous oublions même d'aller manger. Nos mères nous appelaient par les fenêtres ouvertes des vraies maisons verticales, mais cela ne laisse en moi que couleurs neutres et sons amortis, silhouettes sans visages.

Les petits Hebrard, par exemple ! Quel souvenir cru, coloré, abrupt !.. Demi nains, et difformes, c'étaient les enfants du pépiniériste dont les jardins et la maison voisinaient le logement de l'huissier. Comment oublier la diarrhée verte de Suzette Hébrard, sa morve, ses odeurs ?

Après mon entrée à l'école, il y eut ma première communion. Il me semble aujourd'hui un peu étrange, étant donné la piété de ma mère, de n'en avoir aucun "souvenir pieux". Beaucoup de fessées la précédèrent. Il semble que la préparation à ce sacrement m'ait rendue nerveuse et agressive. Que reste-t-il dans ma mémoire ?... L'image des petites fleurs violettes qu'il fallait dessiner dans un carnet (mes sacrifices), les essoufflements de maman contre les caprices d'une inconnue insupportable (moi), quelques claques sèches sur un postérieur qui était peut être le mien, bref une affaire un peu mystérieuse où je ne me sentais pas vraiment impliquée. Quant à la communion elle même, ce fut un ace profane où le souci de me bien comporter était ma préoccupation essentielle (comment avaler l'hostie collée à mon palais avec le seul secours de ma langue ? et combien de temps fallait il rester prostrée, la tête dans les mains, après avoir laborieusement dégluti ?). C'est bien après l'avènement que nous nous sommes expliqués sur ces choses, maman et moi. Elle me reparla des fameuses fessées. Elle faisait son propre procès. Comment ne pas deviner le trouble d'une petite fille, obligée à se mortifier mais aussi obligée à répertorier ses sacrifices ?... Maman riait de ces souvenirs. Mais elle en riait avec moi, nous plaçant ainsi l'une et l'autre sur le même plan (mais ceci sans aucun souci de préméditation). Elle en profita pour me mettre en garde contre ce qu'elle appelait "la maladie du scrupule", dont elle avait beaucoup souffert dans son enfance. Comment ne pas croire quelqu'un qui se montre tout aussi vulnérable que soi même ?

IX

Lors de notre installation sur les Allées, Pierre fut inscrit au collège de Revel. Mais on ne put l'y laisser. En effet, ivre de liberté et de campagne, après les servitudes de l'institution Sainte Croix de Neuilly et de l'autorité paternelle, comme un poulain échappé, il séchait l'école... Le contrôle était difficile. Il y eut quelques drames dont je

me souviens mal. Le père d'un copain venu faire une scène chez nous... Bref, il fut mis pensionnaire à Toulouse, au Caousou.

Les relations entre Pierre et maman étaient difficiles, épineuses. Maman ignorait tout du comportement masculin (elle n'avait eu que des sœurs et ses sentiments filiaux avaient tous été concentrés, avec passion, sur sa propre mère). Je l'ai toujours vue s'affronter à Pierre sans jamais bien le comprendre. Mais ils s'aimaient.

Lorsqu'il fut pensionnaire, chaque jeudi ou presque, elle prenait le train pour Toulouse et "faisait sortir" son fils. Ils allaient au cinéma, ou encore goûter dans un café. Un jour, paraît-il, dans un de ces cafés, ils virent un pauvre violoniste miteux et famélique. Pierre supplia maman de ne jamais lui laisser apprendre à jouer du violon. Parce que, déclara-t-il, s'il apprenait le violon, il était "sûr" de finir comme cet homme !... Ils allaient aussi voir des films. Ils virent "Les Misérables" avec Harry Baur... Comment se peut-il que je sache tout cela en détail, alors que cela ne me concernait pas ? C'est simple... Maman rentrait, le jeudi soir, tout à fait épuisée. Moi, je lui apportais ses pantoufles. Je l'aidais à les enfiler et ensuite j'écoutais le récit de tout ce qu'elle avait fait. Ainsi, "Les Misérables" se sont trouvés projetés sur l'écran de mon imaginaire et c'était comme si j'avais été moi aussi dans la salle obscure. L'agonie de Fantine me donnait le frisson. Elle avait perdu toutes ses dents !.. (mais maman supposait qu'on avait peint en noir les dents de l'actrice... l'effet était cependant, terrible !). Assise dans son fauteuil, elle nous communiquait toutes ses impressions les plus vives. Nous partageons ses émotions de l'art, avec une sorte de gourmandise collective. Nous les amplifions encore, (moi, surtout), bercées par le charme et l'esprit du récit.

Mais celui que plus tard nous ne devons plus appeler que "le colonel" (il n'était alors que lieutenant colonel, ou capitaine encore), sorte de divinité un peu maléfique, présidait de loin à notre destin. J'imagine que cela se tramait par transactions épistolaires. (L'écriture de mon père était une apothéose de calligraphie, une écriture "fabriquée", décréait sa femme). Ses lettres étaient d'un style follement impersonnel et pourtant il imposait sa volonté le plus qu'il pouvait. Il exprima donc un jour le souhait brutal que mes sœurs et moi même fussions mises en pension dans une institution religieuse "convenable". L'école libre de Revel lui semblait probablement d'un niveau douteux. Ou bien, plutôt, cherchait il ainsi à faire souffrir ma mère en la séparant de nous une fois encore. Maman refusa la pension. Mais elle dut accepter la demi pension. (Elle nous élevait dans l'horreur physique de l'internat, elle nous le décrivait comme la pire des épreuves... il lui était déjà très dur d'y avoir mis son terrible fils.)

Elle décida donc de s'installer à Toulouse. Elle trouva un grand appartement rue des Potiers et elle nous inscrivit toutes les trois à la pension Maintenon (alias Notre Dame des Champs). Mais surtout, oh ! miracle ! elle obtint de mon père la permission que notre frère soit lui aussi demi pensionnaire. Ainsi, elle regroupait autour d'elle tous ses petits. (Les trois années qui suivirent furent les meilleures de l'enfance de Pierre).

On s'installa donc à Toulouse. J'avais sept ans et demi. Maman semblait maintenant rompue à sa situation de femme seule, tout au moins en apparence. Cependant, en 1933 ce n'était pas un état enviable. Les vexations étaient fréquentes. Le propriétaire de notre appartement avait demandé d'un ton sarcastique s'il "n'y avait pas de monsieur Ribaucour ?". Maman ne lui pardonna jamais cette réflexion. Pour se venger un peu, elle se moquait de lui. Comme nous n'avions pas l'eau courante au cabinet de toilette, maman avait demandé si on ne pourrait y poser un lavabo. Voici ce que lui avait répondu le propriétaire : "Les jeunes femmes modernes se lavent beaucoup trop !... (maman fronçait le nez, prenait une étrange voix de vieux monsieur).. Ma mère,

madame, ne se lavait jamais !... " Bien entendu, il n'y eût jamais l'eau courante dans le cabinet de toilette de la rue des Potiers.

Elle se fit électricien, tapissier, peintre. Elle était très adroite. Sa passion pour le bricolage électrique date de cette époque-là. Je la revois encore, à la fin de sa vie, prenant un plaisir parfait à réparer sa lampe de chevet.

Tous les matins nous prenions le tramway de la côte pavée, place Dupuy, et nous rentrions tous les soirs par le même tramway. On nous fit d'horribles uniformes bleu marine (col marin, jupe plissée) et il fallut porter des bas de coton noir. Il y avait aussi le manteau bleu foncé et la cloche de feutre obligatoire. Un tablier de vichy gris, à gros plis, complétait cet accoutrement avec en plus, les jours de pluie, des snow boots de caoutchouc noir que l'on enfilait par dessus les souliers. Impossible de bouger avec ces multiples épaisseurs sur le corps ! Pendant que nous étions à Maintenon, Maman bricolait. Un jour, elle tomba du haut de la grande échelle. Elle nous avoua, plusieurs jours après, être restée évanouie un certain temps.. Mais l'appartement devenait gai, il prenait vie. C'est dans ce cadre joyeux que maman et mes sœurs sortent des limbes de mon esprit et trouvent enfin leurs véritables silhouettes.

Mais la nouvelle école chatoie de toutes ses nouveautés, bien entendu, et laisse encore dans l'ombre les douces et nécessaires tendresses familiales. Tout ce que j'apprenais me passionnait. J'étais première partout, même en calcul (mais ce haut fait là ne se reproduisit jamais par la suite) Que de choses nouvelles ! Le réfectoire et ses odeurs douceâtres, éœurantes. Les messes matinales (à jeun), ainsi que les étourdissements qui en résultaient souvent. Et puis, il fallait dire "vous" à tout le monde, même aux copines de récréations !...

J'étais amoureuse de ma maîtresse de français, mademoiselle Nicot. C'était bien entendu une religieuse sécularisée. Très brune, vêtue de noir, son visage blanc avait une de ces façons de se détacher sur le fond du tableau noir... Il semblait flotter entre ciel et terre, comme une apparition... (mes mauvais yeux, très certainement, concouraient à l'effet poétique).

On apprenait le tricot. Une heure chaque semaine. Les ouvrages, préparés d'avance, étaient ingrats de forme et de texture. Laines rêches et grises, aiguilles dures et pointues. Il y avait tant de points montés sur l'aiguille que, péniblement, je faisais un rang de tricot en une heure, les mains moites (je détestais cela). Mais en récréation, tout était magnifique ! Chef de bande, j'organisais des parties de gendarmes et de voleurs (m'arrangeant toujours pour être chef des voleurs). Le vouvoiement obligatoire n'entravait en rien ces folles parties. Nous nous retrouvions ensuite dans le rang tout en sueur, la bouche sèche, le cœur palpitant.

Tout semblait aller bien, cet hiver là. Quelques relations amicales se nouaient. Jean et Mimi Vergue, parents et voisins... La famille Ferrant. Et puis Pierre avait des camarades (un certain Casse, en particulier, qui me plaisait beaucoup).

Notre cousine, Manette Gabolde, fille de Paule, la sœur de maman, se fiança. Elle vint à la maison avec son fiancé, Pierre Prospert. Encore une nouveauté !:.. Debout contre le fauteuil du salon, Pierre embrassait Manette d'une façon que je trouvais inhabituelle et un peu répugnante. Je ne comprenais pas qu'elle se laissât faire ainsi.

Ils se marièrent. (Cette année là ? l'année suivante ? peu importe...) Maman nous fit des robes longues en organdi blanc, mais elle renonça aux "bouillonnés" du corsage, trop difficiles d'exécution pour elle. De larges rubans de velours vert nous serviraient de ceinture, avec un nœud plat dans le dos. On faillit les changer pour des rubans violet. En effet, l'oncle François Astre (gros et gâteux) mourut peu de temps avant le mariage... Mais cet endeuillement ridicule nous fut finalement évité. Tout cela semble risible aujourd'hui. Mais mon esprit toujours en éveil enregistrait tous ces minuscules

événements, les nourrissant aussitôt des commentaires sarcastiques de ma mère (délicieux piments).

Le mariage eut lieu. Je ne me souviens pas de la messe. Mais avant la messe, nous nous étions toutes habillées dans une chambre de la maison de mon grand père, près de l'église. Manette, en robe de mariée, mais pas encore coiffée de son voile, habillait ses deux petites sœurs. Maman s'indignait. Le jour de son mariage, tout de même ! disait elle, Elle critiquait sa sœur Paule, incapable d'habiller elle même ses filles (et moi j'entendais ces propos tenus à dents serrées).

Il y eut un repas à l'hôtel du Lac

Maman était bien habillée. Elle avait du rouge à lèvres. Elle était soigneusement coiffée. Mais... Le cœur battant, je la savais moins chic, moins "dans le vent" que sa sœur Titi, par exemple, dont les cheveux aile de corbeaux, coupés très courts, étaient LAQUES. Jeanne, aussi, était plus élégante. (Elle était mariée, maintenant, depuis trois ans, avec Jean Doat).

Malgré toutes ses perfections morales et son visage doux, si plein de fraîcheur, Maman était considérée par les siens comme une sorte de parente pauvre. Aucun enfant ne peut ignorer cela sur sa mère.. Et nous le ressentions tous, sans bien entendu en parler entre nous. Lorsque ses sœurs parlaient d'elle, ne disaient elles pas : "la pauvre Suzanne" ? (sans mépris, bien sûr, mais...) La pauvre Suzanne n'avait aucun homme auprès d'elle qui assurât sa position. Son "malheur" apparaissait vaguement suspect (surtout à la branche Gabolde qui ne la secourut jamais). Sa bonté, son honnêteté, lui faisaient bien sûr une sorte d'auréole, mais une auréole un peu pitoyable. C'était ainsi.

Nous nous sommes beaucoup amusés à ce mariage ! Après le repas, la salle de l'hôtel avait été débarrassée pour qu'on puisse danser. J'étais fascinée par une chanson que le haut parleur hurlait sur nos têtes : "Ma tonki... ma tonkiki... ma tonkinoise.. " (j'essayais d'en apprendre les paroles). Il pleuvait beaucoup. Le soir nous étions plutôt fripées et défrisées, surtout moi qui avais couru sans cesse dans cette immense salle, comme le font toujours les enfants dans ces circonstances. (Perlette, plus "jeune fille", s'occupait à séduire un peu son cousin Jacques...).

X

L'enfance est parsemée de jalons, les bons et les mauvais.. Curieusement, les jalons tragiques semblent seuls donner de nouvelles impulsions au comportement, comme si la joie était le seul climat propice à l'état d'enfance.

Chacun de nous, Pierre, Françoise, Perlette et moi même, avons eu nos jalons tragiques. Chaque fois, maman usa ses forces pour nous sauver.

Un hiatus se produisit tout à coup dans la sérénité active de ma petite existence. Un événement grave qui modifia très certainement pour toujours l'équilibre intérieur dont je semblais pourvue.

Cela se produisit peu après la mutation de mon père au parc d'artillerie de Vernon (il se retrouva là comme responsable du matériel militaire. C'était une voie de garage, pour sa carrière. Il se retrouvait seul avec ses canons et ses pièces d'artillerie, son caractère difficile faisait une fois encore de lui une sorte de victime du sort).

Nous allions donc, comme à l'accoutumée, en vacances chez lui mais maintenant le voyage était plus long, il fallait traverser Paris, après avoir traversé en train presque toute la France, et entreprendre un nouveau voyage gare Saint-Lazare... Dans le fond, pour des vacances c'était plutôt mieux. Mon père disposait d'une vieille maison

normande et d'un petit jardin, Cette maison, toutefois, était à l'intérieur du parc d'artillerie, et pour l'atteindre il fallait franchir un portail militaire gardé par un planton. Le minuscule jardin dont nous faisons le lieu de nos jeux était clôturé d'une haie assez basse pour que nous puissions ne jamais oublier tout à fait l'environnement de trouffions et de véhicules militaires dont le trafic semblait incessant. Mais, au delà des logements des officiers subalternes, nous avions la jouissance d'un superbe verger normand. J'en garde un souvenir exquis. A l'abri de ses haies touffues on oubliait aussitôt l'armée sinistre et grise. La Normandie offrait là, à nos regards, la fête de ses pommiers. L'herbe y poussait dru et nul jardinier ne semblait avoir à charge d'en ordonner les allées. J'allais souvent seule dans ce verger qui m'a appris, je crois, à aimer tout ce qui est vert et tout ce qui sent bon.

C'est donc à Vernon, pendant les vacances de Pâques 1934, que la maladie s'abattit sur moi avec une soudaineté, une violence inouïe. Je considère encore aujourd'hui n'avoir jamais été aussi proche de la mort qu'à ce moment-là. Je me suis "sentie mourir"... Je l'ai dit ingénument à Françoise (elle pleurait, à côté de mon lit).

Que m'arrivait il ?... Une fièvre énorme, accompagnée de douleurs monstrueuses dans toutes les articulations de mon corps. Me lever, m'asseoir sur le pot de chambre, par exemple, me faisait hurler.

Le docteur Delotte (médecin de mon père), vint. C'était un homme gros et blême, avec des mèches noires et grasses qui barraient son front. Il portait un complet beige, il avait une montre en or et il sentait épouvantablement la gomina. Il semble qu'il m'ait examinée assez superficiellement. (Il lisait chaque fois qu'il venait, un passage du livre de la bibliothèque rose posé à côté de mon lit). Il diagnostiqua une fièvre intestinale et ordonna qu'on me fasse, toutes les trois heures, des enveloppements humides froids "pour faire tomber la fièvre". Les douleurs dont je me plaignais n'étaient dans son esprit que courbatures dues à la fièvre.

Cet homme était un assassin. Et mon père joignit toute sa bonne volonté à l'imbécillité du médecin pour m'aider à mourir. Il se leva toutes les nuits, le nombre de fois qu'il le fallait, pour m'envelopper dans un drap mouillé et glacé. Mes cris ne cessaient pas.

Une chute se produit ici dans mon souvenir. Une sorte de no man's land... ma conscience m'abandonne... et lorsque je reprends pied, on me dit que Maman va arriver...

Une femme se penche sur moi. Elle me parle et moi je hurle, je crie (ou crois hurler et crier) car cette femme n'est pas ma mère. Je ne la RECONNAIS pas. C'est une étrangère. Elle a "presque" le même visage, mais elle n'a pas sa voix...

J'ai su par la suite que j'ai souffert alors de troubles auditifs (cela et la forte fièvre suffirent à expliquer pourquoi je ne la reconnus pas). Mais la détresse que j'ai éprouvée en ne la reconnaissant pas m'a laissé un souvenir si triste que je répugne encore aujourd'hui à l'évoquer. Cela rejoint dans mon esprit ce goût de la mort que j'avais en moi (il ne m'épouvantait pas, il m'entraînait loin de tout).

Et puis, j'entendis que j'avais une crise de rhumatismes articulaires aigus. J'entendis que je risquais de rester boiteuse si mes jambes se déformaient. J'entendis que mon cœur pouvait me lâcher... J'entendis tout cela et ne l'entendis pas vraiment.. C'était une sorte de bruissement, un discours confus, un ressac chuchoté d'inquiétudes accompagné de pénombres (mais déjà la douleur était moins forte, il suffisait de ne pas bouger pour ne pas souffrir).

Un homme au visage couleur de cierge se penche sur moi. Tout n'est que déférence autour de lui. C'était un spécialiste de Paris venu tout exprès pour moi. Ma

mère est là, je la reconnais à présent, et sa présence silencieuse, efficace, me rassure complètement.

J'ai souvent imaginé par la suite l'horrible épreuve qu'elle traversa à cette occasion. Perdre encore une enfant... et de la même maladie... Voilà ce qui s'offrait à elle, lorsqu'elle dut arriver à Vernon après avoir reçu le télégramme disant que j'étais au plus mal. Elle ne me raconta jamais ce qu'elle éprouva alors, si ce n'est qu'elle avait la "certitude" que j'avais moi aussi des rhumatismes, comme Mimi. Une intuition effrayante le lui faisait deviner.

Elle lutta. Dès son arrivée, elle exigea la fameuse consultation du spécialiste. Elle exigea de changer de médecin traitant. Elle revenait chez son mari en femme forte et mûre. Je pense qu'elle n'éleva jamais la voix mais elle obtint tout ce qu'elle demandait sans aucune difficulté. Comme elle était très bonne, elle s'ingénia à ne pas froisser le docteur Delotte. Ce dernier fut donc chargé de me faire, chaque semaine, une piqûre pour le cœur et on ne lui tint pas rigueur de son incompétence.

Le docteur Nouveau fit son apparition. Oui, son nom était : Nouveau ! (et voilà mon premier sourire, à cause de cette coïncidence). Jeune médecin militaire, il me semblait beau comme un dieu dans son uniforme. Il était courtois, intelligent, une sorte d'ange du bien...

“ Il va te soigner comme il soigne ses soldats ” m'expliqua maman avec tendresse. Elle me dit que pour digérer les fortes doses de salicylate de soude capables de me sauver, il me fallait ingurgiter d'aussi fortes doses de bicarbonate de soude. Tout cela me rendrait un peu sourde. J'aurais des bourdonnements d'oreilles auxquels il faudrait s'habituer.

Ma mère était là. Je faisais tout ce qu'elle me demandait. On mit, sur les conseils du spécialiste de Paris, des arceaux en fer sous mes couvertures, car leur poids me faisait mal et j'avais tendance à recroqueviller mes jambes dans de mauvaises positions. Mon lit ressemblait à une montgolfière et régulièrement ma mère soulevait le drap et redressait mes jambes tordues. Mes jambes ne devaient pas s'ankyloser, lui avait on recommandé. Ankyloser... ankyloser... le beau mot tout neuf se pavanait dans ma tête et je prenais plaisir à le prononcer.

Un après midi on m'apporta, dans une tasse à thé en porcelaine fine, rayée de rouge et de blanc, une tasse du beau service, un café au lait dont la saveur délicieuse peut renaître à volonté dans ma mémoire. Avec ce café au lait, il semble que la mort m'ait tout à fait abandonnée. Mais je restai six semaines dans le lit montgolfière, une vessie de glace sur le cœur.

Tout allait de mieux en mieux. Le gynécée se reformait autour de mon lit. Les quatre naufragées de la maladie s'isolaient de leur mieux du redoutable "colonel". On pleurait un peu à l'idée d'être obligées de rester encore... (Maman me dit, bien plus tard, que papa lui demanda à ce moment là de reprendre la vie commune. Bien entendu, elle refusa).

XI

Nous avons enfin quitté Vernon.

Après cinq semaines de lit, on m'avait enfin levée, mais je ne savais plus marcher. Je dus réapprendre à faire un pas, puis un autre pas, les mains de maman sous mes aisselles. Le parquet ciré fuyait, il basculait sous mes pieds (il fallut deux après midi pour arriver à me faire tenir sur mes jambes). Une photo prise au petit jardin de

Vernon, à ce moment là, montre une petite fille efflanquée, hirsute, avec un rictus de faiblesse sur les lèvres. La petite fille grasse, brune et cambrée des mois précédents est devenue une sorte de fausse petite vieille chancelante qu'il faudra soigner encore longtemps. C'est ce que fit ma mère et elle me sauva tout à fait.

XII

La période qui suivit cette maladie ne me laisse que des souvenirs chronologiques tout à fait imprécis. Par contre, tout ce qui touche à la vie de mon esprit me revient en pleine clarté. Mes sens sont comme exacerbés par la vie végétative imposée par la convalescence, ils se confondent en entier à l'activité de l'intelligence pour déboucher dans l'imaginaire. Mon corps est paresseux. Il est maladroit. Je m'en évade. J'imagine "autre chose" que ce qui est. Je vis. Mais je vis avec des personnages inventés qui s'agitent et parlent d'une façon qui m'est plus proche que mon entourage réel.

Je lis et relis la Comtesse de Ségur. Je dévore la "Semaine de Suzette" et autres illustrés stupides et "bien-pensants". Aujourd'hui, lorsque je reprends le "Poète de Sept Ans", la magie des illustrés fait battre mon cœur, ainsi que les mots "espagnole", "italienne"... Je crois bien avoir trouvé les mêmes choses dans mes pauvres journaux. Je décantais de mon mieux la lie moralisante (structure obligatoire dont il fallait s'accommoder) et je dévorais le Trésor des Golcondes. L'Inde... La Chine...

La Chine me fascina beaucoup.

Cette fascination n'avait rien du dépaysement géographique. Elle ne représentait rien de folklorique, rien qui se puisse comparer, dans le divertissement, à nos propres habitudes. Ces pays, l'Inde, la Chine, m'apparaissaient d'une autre essence que l'humain. Ils étaient magiques. Ils étaient "faciles". On les évoquait d'un clin d'œil et ils étaient capables de supporter toutes les fantaisies d'une imagination en délire.

J'écris alors mes premiers romans.

Un cahier, un crayon... et la petite fille toujours un peu fiévreuse reste sage des heures durant. Sous les brefs regards attendris de sa mère, elle écrit.

J'ai retrouvé il n'y a pas longtemps un de ces cahiers. L'écriture est tremblée, l'orthographe incertaine. Le texte est coupé de carrés soigneusement délimités consacrés à l'image. L'image est là comme représentation du texte. Le roman n'offre aucun espoir de génie, il est enfantin et superbement attendrissant. La seule originalité consiste en ceci : toute une partie du texte est écrite en chinois. L'histoire se passant en Chine, pourquoi ne pas l'écrire en chinois ? (cela semble significatif en regard de mon comportement d'alors). J'ai relu avec émotion une certaine phrase "chinoise" qui était, par miracle, restée gravée dans ma mémoire, je ne sais pourquoi. Il s'agit de : "Haï mai phaï, kaï jaruseka". J'ai oublié, bien entendu, la signification de ce chinois inventé (je m'appliquais pourtant à donner une traduction en bas de pages, en petites notes numérotées, comme dans les vrais livres) ... Ecrire en chinois n'a très probablement été pour moi que traverser avec facilité l'impossible et, comme les auteurs stupides que je dévorais, mépriser l'authentique réel en créant un paradis pour mon seul plaisir. Que faut-il penser de tout cela ? Il faut sans doute incriminer une fois encore ma fameuse aptitude au bonheur. La maladie était là, à l'état latent, bourrée d'ennui, de médicaments et d'interdits. Je ne courais plus avec les autres. Les baignades m'étaient défendues. J'étais devenue laideronne. Il fallait porter des vêtements déplaisants, des bas de coton

beige, même en plein été... Je tournais donc le dos à ces choses, je les rayais de mon esprit et me consolais ailleurs.

Maman s'émerveillait de ma facilité à tout accepter. Elle le disait et le redisait à qui voulait l'entendre et sans doute ne vit elle pas le piège où je m'enferrais lentement. Elle luttait pour ma vie. Elle me la conserva. Fallait-il demander davantage ?

Lorsque maman est morte (j'avais trente sept ans et j'avais trois enfants), sous le choc de ma peine, j'ai cherché dans mon passé ce que j'avais pu lui faire qui lui fit mal. Il m'a fallu remonter très loin, à cette période de mes huit ans, justement... A cette époque là, elle m'administrait un médicament à base de salicylate, appelé maksalyl. C'était un breuvage écœurant, dès que j'avais bu ce maksalyl j'étais barbouillée et restais hantée longtemps par l'odeur, la couleur de cette mixture (un verre d'eau additionné de café réveille encore aujourd'hui mes répulsions). Il fallait prendre du maksalyl toutes les trois ou quatre heures, avec régularité. La nuit, maman me réveillait pour me le faire boire. Je peux encore entendre sa voix pressante : Jeannette... Jeannette... allez... bois... Et moi, la tête dans l'oreiller, je la faisais attendre. Ou bien encore, je disais : non, je ne veux pas "Allons... bois..." répétait maman qui luttait contre le sommeil. Et cela durait parfois longtemps mais je finissais toujours par boire, bien entendu. Après sa mort, je ne sais pourquoi, je ne trouvais que ce souvenir là qui soit culpabilisant. J'entendais la voix de maman avec une précision impitoyable. Je l'imaginai debout, grelottante, anxieuse, fatiguée... C'est par le secours de ces images que j'ai pu enfin pleurer. Sans doute, inconsciemment, y concentrais-je la dette terrible que je n'avais jamais su exprimer clairement auparavant.

Comment aurais-je pu avoir conscience d'une dette quelconque ? Maman aurait ri si on avait parlé d'une telle chose devant elle. Elle me soignait avec une vigilance animale, comme si j'étais une partie d'elle même (c'est ainsi que je le ressentais). Nous vivions, au moment de cette maladie, dans une sorte d'osmose silencieuse. Assurée d'être totalement aimée, j'acceptais la fatalité et n'avais aucune initiative pour lutter ou résoudre par moi même, d'une façon personnelle, le problème de ma survie. C'est l'attitude de presque tous les enfants mais ce que je veux exprimer ici c'est ceci : il semble qu'on ne puisse véritablement analyser la relation que l'on a avec sa mère que lorsque celle-ci nous a définitivement quittés. De plus, une analyse de cette sorte ne peut jamais être rigoureuse, en raison des affres de la culpabilisation, de la déculpabilisation, et de tous ces dons sans mesure dont personne ne peut faire le compte.

Les trois années qui ont suivi ma crise de rhumatismes ne sont que maladie en veilleuse. Plus d'école, de ce fait. Une institutrice, mademoiselle Nest, vient trois fois par semaine, mais le moindre accès de fièvre fait valser cahiers et porte plumes pour me renvoyer à mes compagnes de lit : la Comtesse de Ségur et la "Semaine de Suzette". Draps moites dont les plis à l'odeur un peu sûre cachent, les miettes de pain d'un repas de malade.. thermomètre matin et soir, horoscope imprévisible de ma santé... monde clos, ramassé, de plus en plus restreint, où les rêves sont autour de moi comme un halo, une couche de brume dont je n'émerge jamais en entier. Ces rêves ?... Des histoires ! Une autre vie, avec des êtres neufs, dont la vision est si intense que le moindre détail, jusqu'à la couleur de la peau, de la chair translucide, fabrique de l'émoi. Une espèce de drogue, en somme. Je crois avoir vécu ces temps là en compagnie de fantômes (garçons et filles ayant mon âge, presque toujours) tandis que le visage de ma mère et de mes sœurs reste voilé d'incertitude. Je n'ai jamais bien compris qu'il faille prendre de la morphine pour obtenir un "état second". Dès l'âge de huit ans j'ai su toute seule distiller mon opium personnel, et m'en saturer, doublant la dose s'il le fallait.

Mais les rémissions de santé survenaient. Elles ouvraient quelques portes sur le réel et ainsi, cahin-caha, je grandissais.

XIII

J'ai dix ans, peut être.

Je marche rue de Metz aux côtés de ma mère. Je porte une robe de lainage gris, coupée et arrangée dans une vieille robe de Tante Titi. Mes pieds sont chaussés avec élégance, tout au moins j'en ai le sentiment. Je regarde avec complaisance les souliers de Colette Py, dont j'ai enfin la pointure. Ce sont des chaussures ornées sur le cou-de-pied d'un petit laçage en peau de serpent et elles ont des talons "hauts", c'est à dire, sans doute deux centimètres !

Maman et moi bavardons en avançant sur le trottoir. Tout à coup il se produit une chose extraordinaire qui me bouleverse. Maman, dans un élan d'euphorie, me déclare qu'il y a un âge magnifique pour les enfants. Celui où ils sont enfin assez grands pour parler avec leur mère et avoir ainsi une "vraie conversation". La mère cesse alors d'être une nounou, une donneuse d'ordres et de conseils... L'enfant et la mère deviennent des AMIS. Ils peuvent, discuter et c'est un moment essentiel pour la mère, affirme maman. J'arrive à cet âge splendide, poursuit elle. Je l'écoute. Je marche à côté d'elle et je suis inondée de bonheur. Je n'aurais jamais pu imaginer toute seule qu'un tel renversement puisse se produire dans la forme d'alliance qui nous unissait jusqu'ici. Je me sens grandie et soudain très bonne. Je marche avec volupté sur le macadam (les chaussures de Colette Py sont associées à ce bonheur là).

Ce souvenir est le premier signe, en quelque sorte, de la présence de maman dans ma vie en tant que "personne". Ces signes se répéteront, plus ou moins proches, plus ou moins éloignés. Ils me permettront de parler enfin beaucoup moins de moi et davantage d'elle. Mais, bien entendu, le fameux cordon ombilical continua jusqu'au bout son œuvre nourricière et il faut beaucoup d'indulgence pour me lire.

La trame de notre vie quotidienne à Toulouse est coupée d'étés passés à L'Encastre. Il y a aussi les séjours à Vernon, mais après ma maladie j'en suis bienheureusement dispensée pendant quelques temps. Le premier été qui suit ma crise de rhumatisme, je le passe en effet couchée. Je suis atteinte de chorée que l'on appelle vulgairement la "danse de Saint Guy". Le docteur Ricalens me soigne. Il vient tous les soirs me faire une piqûre. Je pleure et me débats. Le docteur Ricalens est très beau. Il est aussi très sensible. Il ne consent à me quitter, après la fameuse piqûre, que si je l'embrasse. Je l'embrasse donc chaque soir. Ce baiser, à travers le voile flou des larmes, est je crois bien ma première émotion érotique. (Un érotisme assez dramatique... très "russe", semble-t-il). Un jour, il me promet de m'amener sa petite fille qui a à peu près mon âge, Nénette. Il me l'amène. La petite Renée m'offre une joue toute semblable à celle de son père (plus tard nous serons de grandes amies). Et puis elle me contemple avec timidité.

Mais Toulouse, le sombre appartement de la rue des Potiers, reste pour moi le pôle de cette période de mon enfance. J'ai vécu là une vie très riche et très créative. Je revois ma petite table contre la cheminée de notre chambre et les poèmes que j'écris et que j'illustre. Maman en garda deux jusqu'à sa mort. Il y avait "Les petits cyprins " et aussi "Le feu".

Il semble qu'elle ait aimé ce que je fabriquais d'une écriture incertaine avec l'aide de stylos à encre achetés à Monoprix (on assistait alors à l'ouverture des premiers Monoprix, ils devaient leur nom au fait que tout s'y payait dix francs). Mais je pense qu'elle aimait affectivement ces poèmes, parce que c'était moi qui les avais écrits. Maman forgeait nos personnalités à d'autres, lumières qu'aux lumières de l'art. Elle nous trempait aux vertus de la foi chrétienne. Elle essayait de faire de nous ce qu'on appelle des "femmes de devoir". Très tôt elle nous inculqua une sorte de mépris pour l'art, disons plutôt pour les artistes. Les excentricités de sa sœur Jeanne l'épouvantaient... Où était le BIEN, là où chacun ne suit que son caprice ? là où chacun ne cherche qu'à se "singulariser" ?

XIV

Aucune de nous trois ne reçut d'éducation sexuelle.

Françoise m'initia vaguement aux "secrets de la vie" (il était impossible de parler de ces choses avec maman, elle éludait toujours les réponses). Le "sein" de la Vierge Marie, me dit Françoise, c'était son ventre. Ah ! bon... Les femmes ont leur enfant dans leur ventre (comme le petit pois dans la cosse). Ah ! bon... Quand le moment est venu, l'enfant se détache (comme le petit pois). Ah ! bon... Ces explications me suffisaient. Le sexe ne m'intéressait presque pas. Les quelques rêveries érotiques dont je peux me souvenir consistaient surtout à imaginer des gens nus en me demandant (avec un petit frisson que je ne savais pas interpréter) comment pouvaient bien être ces parties du corps qu'on ne montrait jamais.

Un jour, en nous battant Perlette et moi (nous nous battions beaucoup toutes les deux), je vis sur sa culotte des traces de sang. Je ne me suis posé aucune question sur ces traces surprenantes. J'ai rangé ça dans un coin de ma tête, comme une des nombreuses bizarreries de la vie. Le réel n'avait pas grande prise sur moi. Le monde imaginaire était tellement plus beau, tellement plus dramatique :

C'est au cours d'un superbe séjour au bord de la mer, à Sanary (maman avait fait quelques frais : un mois dans une pension de famille pour que nous prenions l'air de la mer) que j'ai été informée pour la première fois des servitudes de mon sexe. La grande villa de la Gorguette était plantée sur la plage même. Les fenêtres de nos chambres, au deuxième étage, s'ouvraient sur la Méditerranée. La nuit on entendait la mer comme une personne vivante. Tout cela était fabuleux. Maman alla faire quelques courses à Toulon. Le soir, je vidais son sac et trouvais, parmi du tissu et du coton à broder destinés à la confection de nos chemises de nuit, un drôle de paquet qui contenait d'étroites serviettes éponges blanches dont la petitesse m'intrigua. Maman me dit que c'étaient des serviettes hygiéniques. Elle m'expliqua leur utilité. Toutes les femmes avaient chaque mois une perte de sang qui durait quelques jours. Cette chose là m'arriverait dans un an ou deux etc... Cette nouvelle me troubla. La nuit qui suivit, je dormis très mal. Le bruit des vagues s'associa à mon angoisse, l'amplifiant encore tandis que j'essayais d'oublier la répugnante perspective en me ressouvenant de mon mieux de certains épisodes des aventures de Sir Jerry Détective, mes romans préférés d'alors, L'horrible chose sanglante (j'ai toujours eu horreur du sang) s'entremêlait aux aventures du détective de la Semaine de Suzette. Impossible de la chasser ! Elle se sur-imprimait à chacun de mes rêves et cela faisait un chaos assez effrayant.

Maman m'expliqua par la suite que sa sœur aînée, Paule, n'ayant pas été informée en son temps de sa prochaine puberté, s'était crue malade (phtisique) et n'avait pas osé en parler à ma grand mère, cachant son linge sali comme elle le pouvait. C'est pourquoi

il lui semblait indispensable d'aborder la fameuse question avec ses propres filles, suffisamment à l'avance. Mais c'est la seule chose dont elle me parla et ce ne fut qu'à l'âge de douze ans et demi que je découvris l'existence des femmes enceintes. (Manette Prosperit était sur le point d'accoucher de sa fille Elisabeth). L'accouchement resta cependant un mystère ténébreux, bien qu'une voisine ait accouché sous notre toit à la même époque. Et lorsque je me trouvais moi-même sur le point d'accoucher de Jean Benoît, bien des années après, alors que je connaissais vaguement, très vaguement, le principe d'un accouchement et que (angoissée) je lui demandais des précisions, elle me répondit : "c'est une chose naturelle, tu verras bien le moment venu... "

Puritaine ? C'est certain. Mais toutefois un puritanisme assez particulier. Il n'était jamais question de péché, "ces choses là" n'étaient pas des choses sales. Simplement on n'en parlait pas. Pudique serait peut être le mot le plus juste.

Cette éducation pudique fit de nous trois des filles plutôt ignorantes Mais je ne sais par quel mystère nous étions quand même équilibrées.

XV

Il fallut quitter Toulouse, nous nous y portions trop mal. (Je quittai l'appartement de la rue des Potiers avec un chagrin de type poétique : j'écrivis mon nom, ma date de naissance, les dates d'entrée et de sortie dans ce logement sur plusieurs bouts de papiers que j'enfouis dans les rainures des rideaux de cheminée pour sceller "à jamais" mon attachement à ce lieu).

Maman n'allait pas bien, non plus. La mort de son cousin Jacques Astor, qu'elle aimait beaucoup, lui avait donné un choc nerveux très violent. Elle fut très malade sous nos regards impuissants (une crise de foie, probablement). C'était le début d'une longue série de maladies diverses qui devaient rapprocher les trois petites Ribaucour dans des angoisses communes, souvent nocturnes. Nous quittions donc Toulouse pour Revel. Nous étions en 1937

XVI

Est ce que les lieux où l'on vit ont un pouvoir sur nous ? Il semble qu'à chaque changement de résidence la vie s'approprie d'une façon différente. Elle se prête à de successives transformations. C'est pourquoi, lorsque nous nous sommes retrouvées à Revel après ces trois années toulousaines, je suis devenue encore une fois "autre".

Après deux années de claustration, ma santé s'était rétablie et je pouvais enfin retourner en classe.

Maman prit une décision "incroyable". Elle décida de m'inscrire au collège de Revel. Elle ne voulait pas me mettre en pension, bien entendu, mais elle tenait à ce que je fasse de bonnes études, ayant décidé que j'étais la plus intelligente des trois, tout au moins la plus "intellectuelle". Mes sœurs furent sacrifiées aux convenances du milieu familial. Le collège de Revel était mixte. Elles étaient trop grandes pour affronter la compagnie des garçons (des garçons de tous les milieux sociaux, qui plus est !). De plus, elles préparaient toutes les deux leur brevet et ne faisaient pas de latin, ce qui rendait difficile une intégration dans un établissement secondaire.

Les préjugés et une claire intelligence de la vie coexistaient très probablement dans l'esprit de notre mère. Elle était seule pour prendre ses décisions et elle avait un sérieux handicap : les lettres du colonel, son autoritarisme à distance. Françoise et Perlette furent donc inscrites à un cours par correspondance, et moi, toute contente, je pris le chemin du collège.

Je dus faire un certain nombre de promesses avant d'entrer dans ce lieu de perdition. La plus importante fut celle de ne jamais correspondre par lettre avec aucun garçon (et bien entendu, de n'avoir aucune amourette). J'ai promis ces choses et ai scrupuleusement tenu mes promesses, bien que mon futur mari, Francis, ait été sur les bancs de ma classe dès la première année (la septième). Ce n'est d'ailleurs qu'en quatrième que j'ai reçu une proposition de ce genre, d'un garçon de la classe au dessus. Il me parut tout naturel de refuser (Il correspondit alors avec une autre fille de ma classe, et l'épousa après leur sortie du collège, beaucoup de mariages se nouaient ainsi).

Nous habitions place de l'église Notre appartement comprenait des pièces au rez-de-chaussée et des chambres à l'étage. Nous n'avions toujours pas de salle de bain, mais il y avait un progrès tout de même avec l'eau courante dans les chambres.

La grande bringue de onze ans et demi qui arriva avec un peu de retard dans la classe de l'instituteur, monsieur Robert, ressemblait beaucoup, prétend aujourd'hui Francis, à une intellectuelle nihiliste russe. De longues jambes de faucheur, les cheveux hirsutes et les lunettes d'écaille toujours posées un peu de travers sur le nez. Un teint terreux, peut être, mais une grande vitalité.

Monsieur Robert employait des méthodes non directives bien avant la lettre. Mais c'était parce qu'il était d'un naturel engourdi et somnolent. Toute une vie parallèle aux études se déroulait, sous son nez. Il nous contemplait avec bienveillance et affection.

Le monde mâle venait à moi (je l'ignorais tout à fait jusque là). Je ressentais beaucoup de fierté de me trouver avec des garçons et d'être enseignée par un homme. Les garçons ? ils étaient un élément compétitif. Je me mis à me battre avec une ardeur désordonnée. Je faisais la course. J'entrais de plein pied dans ce monde neuf dont la sobriété m'éblouissait. Bien sûr j'étais un peu ridicule, je n'étais ni vigoureuse ni adroite. Mais je "reniflais" les médiocres et m'attaquais à eux. Je pris quelques raclées ; le grand Barbaste et Louis Perramond étaient mes ennemis. (Le grand Barbaste devait devenir gendarme et Louis Perramond entra dans la police). Ils m'exaspéraient. Ne m'avaient ils pas baptisée : la colonelle ? Juste au moment où je ressentais le plus durement que j'étais une enfant sans père (chacun racontait sa vie en récréation). Je me croyais donc obligée, pour l'honneur, de défendre ce fantôme lointain, peut être afin de mieux prouver son existence.

A la maison, personne ne savait rien de ces combats, qui n'étaient ni graves, ni jamais bien longs. Je prenais par ailleurs un grand ascendant sur la classe. Notre septième se passa ainsi : je composais des dessins à une vitesse folle et le reste de la classe les coloriait. Monsieur Robert, du haut de sa chaire, souriait.

Monsieur Robert était très beau. Grand sportif, frisé, le visage régulier et le regard paisible. Au début, je trouvais en lui un sosie du docteur Ricalens. (Ils ne se ressemblaient absolument pas). Je le contemplais avec fixité, écarquillant les yeux et cherchant dans mon souvenir les traits admirables du beau docteur, afin de les distinguer de ceux de mon nouveau maître. La mémoire me trahissait... et ces deux hommes devenaient deux images jumelées, d'un même et fascinant symbole. Je ne les dissociais que très progressivement dans mon esprit.

XVII

Voici la fin de ce préambule trop long. Il a sa signification, c'est pourquoi je n'ai pas brûlé ces pages. Pourtant je ne suis arrivée à faire que le portrait d'une enfant trop attachée à sa mère.

Il y a en chacun de nous un espace de brume où nos rêves se confondent à notre réflexion dans une sorte de paresse sensuelle. La pensée, dans ce repaire secret s'y révèle spécifiquement sensible. Elle est chargée d'intuitions difficilement formulables. Il faut se garder de condamner avec mépris ces sortes d'élans divinatoires, même si nous ne savons pas très bien les décrypter.

Je vois l'enfant attaché à la mère, comme le fœtus au placenta. Je vois l'enfant entier et vivant, mais incapable d'être entier et vivant sans le flux nourricier de la présence maternelle.

Cette existence maternelle est mystère. Elle se présente comme une personnalité autonome qui déborderait largement de ses propres limites pour s'immiscer involontairement dans le périmètre dévolu à l'enfant. Mais elle se présente aussi comme l'inverse... un réceptacle permanent et sans fonds où viennent se perdre les errances enfantines. La durée de la période d'enfance, le temps de ces atermoiements dans la sollicitude et dans l'amour, est la matière de toute croissance.

Je ne peux exprimer de façon plus claire les visions incolores et charnelles qui flottent dans mon esprit lorsque j'essaye de faire une sorte de synthèse entre ce que j'ai vécu et ce que je vois vivre autour de moi. Même floue, cette démarche me permet, semble-t-il, d'avancer. De m'approcher lentement de celle que je cherche..

2ème partie : Tentative de portrait

I

Voilà. Je commence cette entreprise difficile dans la chambre qu'occupait maman à la fin de sa vie, chez moi, à Dourgne.

Ces murs roses un peu fanés, cette fenêtre étroite dans un mur épais (on peut y voir comme dans un cadre la silhouette pointue, minuscule et protectrice, au sommet de la montagne, de notre cher saint Stapin) tout cela, après plus de quinze ans, reste empreint de sa présence.

Il m'a été très difficile d'entrer à nouveau dans cette chambre, lors des vacances qui suivirent sa mort. Il y avait le lit vide. Il y avait la table de toilette à dessus de marbre. Dans le tiroir de cette table, il y avait un peigne oublié. Sur ce peigne, quelques cheveux blancs.

Bien sûr, les souvenirs étaient nombreux, ils la faisaient vivre avec plus de force que ces quelques cheveux au creux de ma main. Mais les souvenirs n'étaient que joie et les cheveux n'étaient que larmes, Il fallait vivre avec cela, apprendre à s'en accommoder.

(Pierre est mort la semaine dernière).

II

Elle n'était pas belle.

Elle riait quand je lui disais que son visage était beau. Elle prétendait que chaque enfant trouve dans les traits de sa mère cette beauté dont je parlais, mais que ce n'était là qu'un effet de l'amour.

C'était en ce temps là une femme de quarante ans aux cheveux gris très lisses, coiffés strictement sur la nuque, avec une raie médiane toute simple. Ce qui me fascinait, c'était son teint très clair, la peau assez blanche, et les joues (j'aimais les embrasser et le faisais souvent), colorées de rose, toute douces sous les lèvres. Son front aux tempes creusées était souligné de sourcils sombres, plus sombres que ses cheveux. Le dessin tombant de ces sourcils s'harmonisait au creux délicat, des tempes, donnant à l'ensemble du visage une architecture de bonté.

Ses yeux étaient noirs. Ils brillaient sous les paupières un peu lourdes, dessinées selon la même pente que les sourcils. Le nez assez fin, un peu long, la bouche aux lèvres minces s'harmonisaient avec les sourcils et les yeux et donnaient au visage un ensemble de douceur, alors que le regard, très vif, chargé d'intelligence semblait parachever le visage en lui conférant une sorte d'audace.

Je crois bien que son visage n'était pas parfaitement symétrique, tout comme celui de Françoise. Mais il me faut bien en arriver au menton. Non pour en dessiner la forme, mais pour évoquer avec tendresse une certaine particularité. Lorsque maman était perplexe, elle serrait les lèvres, elle contractait son menton qui se piquetait aussitôt d'une infinité de minuscules creux. J'aimais passer mon doigt sur ce menton crispé, en

sentir les fines bosses et aspérités. Il me semblait qu'elle seule était capable d'une transformation aussi émouvante de son visage. Elle riait. Elle me disait de la laisser tranquille.

Elle était de petite taille et sa scoliose lui enlevait encore quelques centimètres. C'est vers dix ans que je fus enfin de sa taille. Je la dépassai très tôt, ce qui, je crois, augmenta encore ma tendresse pour elle.

Sur la quarantaine, elle était plutôt forte (elle devait devenir très maigre ensuite, pendant les années de guerre). Elle s'habillait de gris et de violet (et ceci depuis la mort de Mimi). Je ne vis jamais sur elle de bleu, de vert, de jaune ou de marron. Elle ne faisait pas ostentation de ce deuil. Elle prétendait plutôt, je pense, s'effacer physiquement, se mettre en retrait d'un certain nombre de choses de l'existence, pour mieux se livrer à d'autres de tout son cœur. Je ne trouvais pas ses vêtements austères. Elle était toujours soignée, nette, avenante. Et pourtant elle cousait elle-même tous ses vêtements. Elle aimait les chemisiers clairs (mauves ou gris).

Elle employait pour les objets de la toilette des mots un peu désuets qui me ravissaient. La bouche pleine d'épingles, elle me livrait entre ses lèvres serrées tout un vocabulaire démodé : une berthe, une modestie, une lavallière. Était-ce l'élan créatif de l'œuvre de couture qui réveillait sa jeunesse ? Je ne sais... Ce dont je suis certaine, c'est qu'elle avait le goût du "mot juste" et s'appliquait toujours à l'utiliser. Elle y mettait une sorte d'ardeur naïve tout à fait charmante. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! La personnalité de maman n'avait rien de mièvre. C'était une conscience aux fortes dimensions, un tempérament vif et ardent qui se dissimulait sous une apparente réserve. S'il me fallait résumer en un mot le trait essentiel de son caractère, je choisirais le mot "maîtrise". Non qu'elle ne se livrât jamais (elle avait des moments d'abandon fréquents et chaleureux), mais elle ne se livrait qu'à bon escient. Elle avait horreur du narcissisme et du cortège des "moi, je..."

Elle se racontait un peu, bien sûr. Mais c'était toujours pour mieux communiquer avec qui l'écoutait. C'est pourquoi on aimait tant se trouver près d'elle. On se sentait compris. On se comprenait soi-même en la comprenant.

III

Je relis les pages précédentes.

J'ai cru "décrire" ma mère. J'ai décrit quelqu'un d'attachant. Est-ce vraiment elle ? Ou plutôt un croquis médiocre ? Peut-on peindre le vrai ? Que de questions affolantes pour l'écrivain de métier. Il se dit, cet écrivain si peu sûr de lui en ce moment, que c'est dans la création romanesque que se font (avec fugacité) les plus authentiques portraits.

Ces souvenirs sont l'écheveau d'un livre qu'il me faudra écrire ensuite pour que mon cœur soit délivré. Dans ce livre, ma mère ne paraîtra pas.

Je poserai alors la question essentielle : pourquoi un enfant n'est-il jamais libre, dans sa relation avec sa mère ?

Je n'étais pas libre avec la mienne. C'est aujourd'hui que je le comprends. Malgré le lien étroit, intimité adorable qui nous unissait, le jeu était faussé.

Me voilà prise de regrets en retrouvant toutes ces images d'elle. Je voudrais ne pas avoir été sa fille, mais seulement son amie. J'aurais alors eu d'elle une connaissance

authentique. Elle avait une personnalité d'une telle richesse qu'il me semble avoir été, en quelque sorte, escroquée sur bien des plans en ayant été son enfant.

En ce moment, j'essaye de poser sur elle le regard lucide d'une sœur, d'une camarade. Il me guide (mais bien mal) pour la décrire avec sa passion, mais aussi sa réserve, pour retrouver ces souvenirs de couture et de vocabulaire.

Une mère n'est "jamais" une égale ! Elle fascine. Elle possède une telle expérience ! Elle est riche de toute l'antériorité de notre propre existence. Elle est faite, bien entendu, de la même substance que nous. Mais notre substance n'est que matière et confusion. La sienne est totalement éclairée par son esprit. Son esprit est pour nous une lampe et c'est elle qui dirige la lumière, qu'on le veuille ou non, ici ou bien là... aux endroits qui lui paraissent essentiels. Et l'enfant contestateur est, tout compte fait, tout aussi docile que l'enfant qui se laisse éclairer. Sa docilité est faite du métal dur de la contradiction. Il rue, il n'est pas libre.

Le problème est insoluble. Aucune recette ne peut s'appliquer à cette relation superbe mais par avance mutilée.

IV

C'est pourquoi je tourne mon esprit vers les "étrangers". Ceux qui n'étaient pas ses enfants mais qui la connaissaient et l'aimaient. Ils disaient tous combien ils se sentaient bien auprès d'elle. Ils n'oubliaient jamais son regard.

Ce regard avait toutes sortes d'aspects plaisants. La couleur, d'abord : un noir intense, comme on en voit très peu. Et ensuite, la brillance. Mais aussi une sorte d'impact direct, très particulier, qui agissait aussitôt sur l'interlocuteur, le rendant vivant et heureux.

Lorsque son rire naissait (il était toujours prêt à sourdre), ses yeux devenaient alors scintillants. Leur éclat précédait la parole. Le rire prenait alors une saveur particulière, vaguement préméditée, qui doublait le plaisir. C'était un rire plein de légèreté. Il s'alliait à tout. Il avait le pouvoir de se mélanger à la tristesse et à l'angoisse, donnant ainsi à la vie sa véritable dimension.

Lorsque je cherche et cherche ma mère, c'est toujours la femme âgée qui se montre. C'est à la fin de sa vie que nous avons été le plus égales, elle et moi. Sa voix est restée dans mon oreille, comme un secret. Une voix un peu voilée, discrète et peu timbrée, toute pétrie d'accent méridional. Les "r" délicatement roulés donnant à chaque mot un moelleux plein de tendresse. Dans les syllabes de mon prénom associées à cette voix, musique que je peux écouter en moi même, sont contenus tous les chants de la possession et de la tendresse. Il me paraîtrait impossible, aujourd'hui encore, de n'y pas répondre aussitôt.

V

Un an après sa mort, je fis un rêve (la nuit de la Toussaint). Maman était devant moi. Elle portait un certain chemisier de mousseline noire un peu transparente, ornée de filetés noirs formant des carreaux. C'était son plus beau chemisier, celui qu'elle mettait pour les grandes circonstances. Son visage était meurtri par la maladie, comme aux derniers temps de sa vie, congestionné, gonflé de fines veinules violacées. Ses yeux

sombres étaient enfouis dans les lourdes paupières ridées, mais ils avaient toute leur vigueur, tout leur éclat. Assise ainsi, en tenue de gala, dans ma petite cour de la rue du docteur Cotton, à Tunis, elle me souriait. "Ne te tracasse pas, me dit-elle dans ce rêve, je t'en prie, ne te tracasse pas. On se fait trop de soucis. Je suis bien..."

Je n'ai jamais cherché à donner à ce rêve un autre sens que celui qu'il avait vraiment. Ce n'était pas une apparition de l'au delà. C'était, en moi même, une ultime manifestation d'amour.. l'élan informel de notre tendresse réciproque qui surnageait tout à coup, émergeant, des eaux trop calmes de la raison.

La dernière fois que j'ai vu ma mère, c'était gare Matabiau, à Toulouse. Nous la mettions au train, à la fin du mois de septembre, après un été difficile. Sa santé s'était complètement délabrée et nous sentions confusément que "le temps était venu". Pour la première fois de notre existence elle avait été pour nous un poids, (malgré les efforts constants qu'elle avait fait, la maladie la dominait enfin tout à fait et c'était pour nous un signe). A l'Encastre, en août, elle était dépressive, angoissée, tourmentée par l'approche de la mort. Ensuite, elle était venue avec nous à Arfons où nous avions loué une infecte maison de village pour soigner l'asthme de Vincent en altitude. Francis avait renoncé à aller à l'Arbresle. Il ne voulait pas me laisser seule avec cette grande cardiaque... Contrairement à son habitude, maman était tout à fait démunie, incapable de donner le change et de dissimuler qu'elle ne possédait aucune arme pour affronter ce qui allait lui arriver. Avec elle, je devenais maternelle. Je me souviens avoir pleuré un matin, à Arfons, contre son giron (j'étais fatiguée, j'avais peur d'être enceinte) et de m'être pour la première fois laissée reconforter par elle "pour lui faire plaisir"... pour qu'elle ait encore "une raison de vivre"...

Nous devions repartir pour Tunis. Quand elle nous a semblé suffisamment forte, nous l'avons mise dans un train pour qu'elle retourne à La Grange. Nous avons l'impression pénible d'être lâches, mais aussi nous ressentions une sorte de soulagement à la quitter alors qu'elle était "bien". Ce sont là des sentiments, vrais. Il n'y a aucune honte à les dire.

Avant le départ du train, nous avons dîné au restaurant de l'hôtel Terminus. Il y avait avec nous Pierre, et sa femme Christiane. C'était un vendredi. Nous avons mangé du poulet. Même maman.. (A cette époque, le jeûne du vendredi se pratiquait encore, et maman n'aimait pas transgresser les lois de la religion). Nous étions gais. Pierre taquinait maman, à cause de ce poulet. Et maman tint absolument à payer la note (elle payait toujours, partout où elle allait, avec une précipitation enfantine). Tout cela était aimable et doux, Ensuite, nous sommes allés jusqu'au train. Christiane, ou moi même (je ne me souviens plus) avait enfilé son imperméable à l'envers et cela n'arrêtait pas de nous faire rire.

Dans le compartiment, j'ai embrassé ma mère. Elle portait un manteau gris, un chapeau de feutre noir qui, avançant sur son front, lui donnait un "air distingué", ce qui m'attendrissait toujours. Elle m'a regardée une dernière fois. Entre elle et moi, tout était joie et je ressentais d'une façon inattendue ce paroxysme de joie. Moi qui avais toujours pleuré en la quittant (à tous les âges de ma vie... enfant, parce que c'était une douleur insupportable... adulte, parce que sa maladie laissait toujours entrevoir la possibilité du plus jamais...), ce jour là, je la quittais sans une larme, avec la conviction que je la reverrais encore.

Le jour de sa mort (deux mois plus tard), cette même joie m'a habitée. C'était le vendredi 7 décembre et j'étais à Tunis. Je me suis levée dans un état d'euphorie très inhabituel car je suis d'un naturel angoissé, plutôt nerveuse et fatigable. Jusqu'au moment où à midi et demi Perlette me téléphona de Paris, je fus dans cet état de bien

être. Une voiture, une 4L, avait capoté dans la rue voisine. Nous étions allés avec les enfants voir la petite auto grise les roues en l'air. Il n'y avait pas de blessés. Tout prêtait à s'amuser. Ensuite, nous nous sommes mis à table. Quand le téléphone a sonné, je découpais une daurade cuite au four. J'ai envoyé Benoît, répondre. Benoît avait sept ans, à cette époque. Il est revenu dans la salle à manger en écarquillant ses yeux clairs. "C'est Paris !" a-t-il dit.

J'ai découvert à ce moment là que le chagrin n'entre en nous que lentement, très lentement. Mes premières larmes ont coulé à la tombée de la nuit, seulement.

VI

Les années qui ont précédé mon mariage ont été des années de grande intimité entre ma mère et moi. Après le mariage de Perlette je me suis retrouvée en effet seule avec elle, tenant le rôle toujours ambigu du petit dernier dans le cœur maternel. Nous habitons, quand Perlette s'en alla, la grande maison sombre de mon grand père. Nous l'avions prise en location, par commodité familiale, mais elle était bien trop vaste pour nous trois. Jeanne Artemoff, qui en est la propriétaire, y vit encore aujourd'hui (entourée des toiles de Georges et de son souvenir).

Nous n'étions plus que trois... Pierre, de retour de captivité juste au moment du mariage de Perlette, ne réintégra jamais complètement la maison. Par contre, le colonel, rapatrié en 1942 comme grand malade de son Oflag avait repris sa place auprès de son épouse. Après nous avoir demandé notre accord à tous les quatre, maman avait effacé le passé d'un seul coup, avec une sainte simplicité. Elle avait été effrayée par les perspectives, qui s'offraient à cet homme maintenant âgé et mal portant. Les tremblements du Parkinson commencèrent peu de temps après ce retour, expliquant d'eux mêmes à notre regard, avec cruauté, pourquoi les allemands avaient abandonné cet officier prisonnier.

Françoise se maria pendant la période d'occupation et Perlette en fit autant peu après la Libération. Comment laisser seule, en face de l'austère malade, une mère aussi admirable, alors qu'aucun époux ne se présentait encore dans mon destin pour justifier un tel abandon ? L'idée de m'en aller sans ce sacro-saint prétexte n'effleurait pas mon esprit. Je partageais donc avec elle tout ce que ma jeunesse m'offrait au jour le jour. Mes occupations, toujours un peu désordonnées, et puis mes copains. Dès la fin de mon adolescence, maman s'était mise à aimer mes amis. Elle s'intéressait à eux (mais surtout à travers mes récits), ce qui impliquait à chacune de mes relations affectives une dimension supplémentaire (peut être le bonheur de les partager toujours) Elle aimait "vraiment" mais sans jamais le leur dire de vive voix, Roger, André, Francis, Mado, Renée, enfin toute cette fameuse "compagnie" qui occupait tant mon esprit et mon cœur. Avec Cricri, par contre, ce fut tout de suite une relation personnelle et vive, où la jeunesse oubliée de maman semblait tout à coup ressuscitée.

La grande maison pleine d'ombres et de froid vit donc une infinité de partages entre la femme vieillissante qu'était maman et la jeune fille que j'étais devenue. Maman prit l'habitude de voir entrer chez nous beaucoup de garçons et quelques hommes. Ils venaient voir sa fille, parler avec elle de longs après midis. Elle ne s'en formalisait pas. Elle me confia, bien plus tard, à la fin de sa vie, lorsqu'elle se plut à faire sur chacun de nous toute sorte de bilans, que j'avais été celle de ses filles qui avait été le moins demandée en mariage, celle qui lui avait posé le moins de "problèmes", mais aussi celle

qui plaisait le plus aux hommes. "Si on avait fait le compte, disait elle avec un rire, de tous ceux qui venaient, attirés par ton esprit... je suis sûre que ton score était terrible !"

Il y eût aussi la fabrication du "Gros Puck". Maman était bonne lectrice et biffait impitoyablement tous les clichés que je pouvais utiliser alors par inexpérience littéraire. Enfin, il y avait notre petit alcoolisme de onze heures du matin. Pour oublier un peu le colonel, ses exercices de Saint Ignace, son silence et ses souffrances, pour supporter l'aura sinistre de sa maladie, nous avions pris l'habitude de boire, chaque jour, un verre de vin blanc sec (acheté au litre chez la mère Louman), en cachette de lui. Je n'oublierai jamais les délices silencieuses qui nous assaillaient, notre complicité lorsqu'il fallait cacher notre verre dans notre dos parce que mon père entraînait dans la pièce.

A côté de ces charmantes et innocentes folies, elle menait à Revel une vie "exemplaire", en accord complet avec sa personne. Elle soignait son mari. Elle s'occupait de quelques œuvres (le secours catholique, le denier du culte, etc...). Mais sous cette apparence conventionnelle, on trouvait toujours une femme à l'esprit exceptionnellement vivant. Chacun des menus incidents de sa vie quotidienne se chargeait d'interrogations et d'humour sous le prisme de son regard.

VII

Et puis nous avons quitté Revel. Le besoin de vivre par moi-même avait fini, tant bien que mal, par me pousser hors du nid. Il nous entraîna tous. Je partis pour Paris apprendre un métier et mes parents s'installèrent à La Grange au Bois (Le Placard), maison de retraite située à Yerres, Seine et Oise. Cette maison était dirigée par Mère Marie Françoise, l'unique amie de ma mère.

Ils avaient là une vie confortable. Et moi, je pouvais continuer à les voir chaque fin de semaine.

J'arrivais donc le samedi avec ma provision de vie à raconter. Mon père occupait une chambre vaste, bien meublée. Ma mère avait choisi de vivre dans le minuscule cabinet de toilette attenant à cette chambre. On notera au passage l'indifférence complète de son tempérament pour les petites joies matérielles que peuvent procurer le confort ou le charme d'un décor. Mes sœurs ont souvent parlé de masochisme, au sujet de ce cabinet de toilette. Je verrais là, davantage, un total "désintéressement"... une incapacité à s'attacher sentimentalement à des objets. Bref, chaque samedi, vautrée sur le lit de camp recouvert de cretonne de ce fameux cabinet de toilette (il prenait toute la place), je racontais... je racontais... enfumant allègrement le petit réduit de mes nombreuses cigarettes. Et maman, préparant du café dans des petits filtres de métal posés sur nos deux tasses, ou bien encore tricotant ou cousant, écoutait, répondait, riait, recréant avec un appétit toujours neuf ma vie, la nôtre... Il me semblait qu'elle était un peu prisonnière, tant elle était affamée de tout ce que je découvrais hors des murs de la Grange.

Elle s'était pourtant très bien insérée dans le Placard. Elle connaissait par leur nom toutes les vieilles pensionnaires et connaissait aussi l'histoire de chacune. Elle observait ces femmes âgées d'un œil parfois impitoyable. "Tu vois, disait elle, la vieillesse, à un certain moment, qu'on le veuille ou non, ça vous diminue. Après soixante dix ans, même si on se porte bien, ce n'est plus tout à fait ça..." (Elle mourut à soixante neuf ans et demi, comme si une grâce spéciale lui avait été accordée de n'être pas "diminuée" en esprit, comme elle le redoutait).

VIII

C'est à travers ce regard à la fois caustique et indulgent que je voyais les vieilles gens qui l'entouraient. Il y avait un vieux monsieur grivois que maman avait baptisé "Eugène tiens-toi droit !" car c'est ainsi que son épouse l'interpellait lorsqu'il faisait un peu trop le joli cœur au près des autres dames pensionnaires. Il y avait mademoiselle Patard, sacristine impénitente, bibliothécaire pleine de scrupules. Toujours coiffée d'une sorte de chiffon blanc contre les poussières qui lui donnait l'allure d'une postulante, elle s'activait sans jamais s'arrêter, malgré ses troubles cardiaques qui se lisaient dans ses essoufflements et la couleur violette de son visage. Elle avait acquis auprès de maman, nous ne savions trop pourquoi, un statut d'intimité assez attendrissant. Elle évoquait volontiers sa propreté corporelle en affirmant, que chaque matin elle se lavait abondamment le torse. Maman, sans expliciter la chose, me laissait deviner ses doutes sur d'autres ablutions non citées par cette très respectable vierge. Il y avait aussi la séduisante madame Dufau (son visage de chat où la beauté était toujours inscrite dans la soie des rides). Enfin, madame Derome que j'ai décrite dans "Le Placard" comme une "personne très distinguée". (L'œuf à la coque, le vase de nuit sont des incidents véridiques).

Mes sœurs venaient aussi voir ma mère, mais leurs visites avaient lieu pendant la semaine. Cela nous donnait l'étrange impression de ne jamais nous partager notre mère et de l'avoir chacune à notre tour en entier (mais en même temps elle assurait une sorte de liaison entre nous qui nous manqua beaucoup après sa mort).

La Dame du "Placard" n'est pas le portrait de maman. Elle est une transposition de ma personnalité dans ce qui a été le cadre de la fin de sa vie. Mais les descriptions des conversations de la Dame avec Andrée, avec Louis, avec Nicolas sont l'image fidèle de nos rencontres avec notre mère bien que Louis, Nicolas et Andrée soient des êtres de fiction.

Maman n'était ni possessive ni autoritaire et cependant elle avait sur nous un ascendant fabuleux. Curieusement, c'est en faisant le récit de notre vie, en exprimant nos angoisses ou nos préoccupations que nous étions nourris de notre mère.

Tant que mon père a vécu, elle a, semble-t-il, très bien supporté cette vie en maison de retraite. Elle ne se sentait pas directement concernée. Elle résidait là, bien entendu, mais elle avait une fonction précise, celle de soigner son mari. Je suis à peu près sûre qu'après la mort de Papa (j'étais déjà à Tunis) son sentiment changea pour La Grange au Bois. Elle l'aima beaucoup moins...

IX

Il me faut bien parler des angoisses de ma mère. Si je ne le faisais pas, mon dessin serait imparfait et édulcoré.

Elle souffrit de ces angoisses tout le long de sa vie, mais il semble que le mal ait grandi en elle, plus le temps passait, prenant par moment des dimensions tout à fait insupportables pour elle et pour nous, par contre coup.

Lorsqu'un souci s'inscrivait dans son esprit (il s'agissait en général d'un éventuel malheur nous concernant, nous ses enfants, maladie, mésentente, etc...) ce souci se

faisait très vite énorme. Il prenait la forme de quelque animal maléfique et ma mère qui savait très bien se dominer elle-même ne dominait jamais ces monstres là. Elle était alors tout à fait obsédée et ne pouvait plus parler d'autre chose. Le souci débordait d'elle, il entraînait lentement, pernicieusement en nous. Nous n'arrivions jamais à partager avec elle de telles obsessions. Nous étions également submergés et ressentions alors un sentiment d'impuissance extraordinaire.

Lorsque j'étais pensionnaire rue du Cherche Midi, au début de mon séjour à Paris, nous avons vécu ainsi (à distance) une de ses angoisses. J'avais gardé ma nièce Jacqueline, un après midi, à Neuilly et le lendemain Françoise avait découvert que sa fille avait la scarlatine. Les tourments de maman se déchaînèrent aussitôt. En effet, je n'avais jamais eu la scarlatine. "Si" je l'avais contractée auprès de Jacqueline, comment allait on pouvoir me soigner ? J'étais en maison d'étudiante, on allait certainement m'évacuer à cause de la contagion. Mère Marie Françoise, aussitôt consultée, avoua qu'on ne pouvait m'admettre à La Grange au Bois, une collectivité ne pouvant en aucune façon prendre le risque de la contagion. Mère Marie Françoise crut rassurer ma mère en lui disant que je serais soignée à l'hôpital. Maman s'inquiéta. Pourrait-elle me soigner, elle-même, à l'hôpital ? Mère Marie Françoise dit que non. Les contagieux étaient toujours placés dans des services spéciaux . On pouvait les voir. Mais derrière une vitre.

Je n'avais toujours aucun symptômes de ce mal (mais il avait été à l'origine de la mort de Mimi plus de vingt ans auparavant et bien des choses enfouies refaisaient surface dans le cœur de ma mère). Elle se mit à me téléphoner tous les jours Elle exigeait que je prenne ma température. Elle voulait savoir ce que je lisais tous les jours sur le thermomètre.

Bien entendu, je n'ai pas eu la scarlatine. Mais maman, pendant deux semaines, souffrit beaucoup et vécut "comme si" j'avais cette maladie. Elle me harcela sans répit. Patiente (et ne me sentant pas tout à fait concernée), je prenais ma température, bien entendu, sans bien comprendre ce que tout cela signifiait. Mes sœurs me racontèrent ensuite qu'elles avaient supporté l'une et l'autre les terreurs de maman, sans arriver à la calmer..

Cette fois-là, elle fit, avec humour, son examen de conscience, une fois passé le "danger". Ma fameuse scarlatine devint l'exemple type, fréquemment cité, des angoisses imaginaires. Mais elle terminait toujours son mea culpa en disant "qu'elle n'aurait jamais pu supporter de devoir me contempler, malade, derrière une vitre !"

A la fin de sa vie, maman pensa à la mort. Elle y pensa tant et tant qu'il lui devint impossible d'en accepter l'éventualité. Elle avait été croyante. Le visage cru de la mort effaçait en elle l'être vivant et pur qu'elle appelait Dieu et elle ne trouvait rien qui puisse remplacer cet élément nourricier. Elle ne nous dit jamais ces choses avec les développements auxquels elle nous avait habitués. Elle les dit toutefois d'une manière suffisamment explicite pour que sa souffrance nous atteigne. Il est difficile de trouver les mots et les phrases qui peindraient avec exactitude les sentiments diffus, la brume de cet angoissant partage. Toutefois, l'été qui précéda sa mort, elle me dit, un après midi, à Dourgne (ou à Arfons ?) qu'elle en avait fini avec tout ça et qu'elle était en paix. Quelle paix avait elle trouvée ? Elle ne me l'expliqua pas. Je suis certaine qu'elle me dit la vérité ce jour là, j'en ai ressenti une sorte de joie un peu triste. Il est possible que sur le moment j'aie simplement pensé qu'elle était enfin délivrée d'un de ses monstres familiers. Ou encore qu'elle avait retrouvé sa foi... On ne se pose pas en entier les terrifiantes questions quand on a trente six ans et que l'on a autour de soi trois beaux petits garçons chargés d'éternité. Mais une part de mon cœur était attentive à tout cela.

X

Maman est morte pendant son sommeil

Les deux mois qui précédèrent cette chute si douce nous ont semblé, par la suite, avoir été le signe d'une acceptation délibérée. Mais bien entendu, notre amour seul nous permet d'affirmer cela, car tout chez elle fut silence.

Elle revint à La Grange au Bois. Elle ne voulut pas reprendre la grande chambre où elle avait ses objets préférés (il aurait fallu libérer cette chambre que l'on avait prêtée en son absence, elle le refusa quand on lui en fit la proposition). C'est dans une des deux petites chambres situées au dessus de l'entrée qu'elle termina son temps. Elle reprit là ses habitudes d'existence : lecture, bavardages avec les sœurs, tricotage de chaussettes pour ses petits enfants. Tout cela sans bruit, dans une sorte de douceur résignée. Il lui fallait un coussin pour installer sa jambe atteinte d'artérite... Il lui fallait une bouillotte pour réchauffer cette mauvaise jambe...

XI

Je ne peux dire plus sur ces dernières semaines puisque je dois me contenter de ce que mes deux sœurs m'en ont dit. Mais nous en avons si souvent parlé ensemble par la suite que je crois avoir aussi le souvenir de maman dans une de ces petites chambres de la Grande au Bois, où j'ai moi même si souvent dormi.

Je ne parlerai pas d'elle sur son lit de mort.

Lorsque nous nous sommes retrouvés tous les quatre et qu'elle n'était plus, nous ressentions un besoin effrayant d'être ensemble et de parler d'elle. Nous pleurons. Nous nous sommes aperçu, tout à coup, au fil de nos souvenirs évoqués, qu'il y avait toujours un souvenir gai d'elle, quelque chose d'évocateur et de "vivant" qui faisait naître un rire au milieu des larmes.

XII

Nous sommes rentrés chez nous, après son enterrement. Françoise et Perlette à Paris. Pierre à Macon. Moi, à Tunis. Chacun de nous avait une lettre de maman dans sa boîte aux lettres.

A la fin de la lettre que maman m'écrivit le jour de sa mort il y avait ceci : "C'est une joie pour moi d'avoir quelqu'un comme toi, même si loin à travers le monde, quelqu'un qui m'aime autant que tu le fais... "

Juin 78 – Mai 81